

ÉTUDE IRIS-D

*Le défi n'est pas anodin : devant la complexité,
n'avons-nous pas tendance, les uns et les autres,
à rechercher le simplisme ?
Il n'est pas facile d'affronter le doute,
et plus difficile encore d'oser l'exprimer¹*

**« ET L'AMITIÉ ENTRE UNE FILLE ET UN GARÇON,
À NOTRE ÂGE,
VOUS PENSEZ QUE C'EST POSSIBLE? »**

LE VÉCU DE LA MIXITÉ DE SEXE PAR LES JEUNES SCHAERBEEKOIS

¹ Jean-Pierre François, *Mixité filles-Garçons : réussir le pari de l'éducation!*, ÉRÈS, 2011

Résumé de l'étude: Suite aux échanges avec des professionnels qui travaillent régulièrement avec des jeunes du secondaire, cette étude vise à mieux comprendre les interactions fille/garçon parfois plus compliquées : agitation plus importante, refus de s'asseoir l'un à côté de l'autre mais aussi expérimentations amoureuses et sexuelles qui peuvent nous questionner en tant qu'adultes. Dans ce système particulier qu'est l'école, les jeunes sont en grande période de changement sous l'effet de la poussée pulsionnelle et se retrouvent à construire leur identité sexuée dans une articulation complexe avec les normes sociales et groupales. A partir de paroles de jeunes de 12-13 ans et 16-18 ans, scolarisés à Schaerbeek, cette étude s'inscrit dans une volonté de restituer la façon dont les filles et les garçons vivent ensemble au début du secondaire et de proposer des pistes de réflexion pour les professionnels présents au sein des établissements scolaires.

AUTEUR

DELPHINE BAULOYE

Psychologue et thérapeute en jeu de sable, Delphine Bauloye enseigne depuis 2002 à l'ISFSC dans les trois sections (Assistant Social, Communication et Ecriture Multimédia). Son centre d'intérêt principal est le travail de prévention auprès des enfants et des jeunes. Elle a travaillé une quinzaine d'années en tant qu'animatrice EVRAS au centre de planning familial d'Evere. Dans sa pratique de terrain, elle s'intéresse depuis toujours à la manière de soutenir les liens entre les jeunes et les adultes qui les entourent à propos de sujets qui peuvent vite devenir tabou tels que la mort ou la sexualité.

MOTS-CLEFS

Mixité – Adolescence – Conformité – Identité sexuée – Réseaux sociaux - Autorité

TABLE DES MATIÈRES

1. INTRODUCTION : TOUS (ET TOUTES) LES MÊMES !	4
2. LA MIXITÉ À L'ÉCOLE, UN OUTIL POUR ÉDUIQUER À LA DIVERSITÉ DE SEXE ?	6
3. UN PEU DE MÉTHODOLOGIE	10
4. DES JEUNES À LA RECHERCHE D'UN MODÈLE...	13
4.1. POUR PARTIR À LA RENCONTRE DU FÉMININ	18
4.2. POUR PARTIR À LA RENCONTRE DU MASCULIN	21
5. UNE RELATION À L'AUTRE À RISQUER OU À LAISSER	26
6. CONCLUSION : FACE AUX CERTITUDES, INTRODUIRE LE DOUTE	35

1. INTRODUCTION : TOUS (ET TOUTES) LES MÊMES !

D'une part, les adultes présents au sein des établissements scolaires peuvent se rendre compte d'une agitation plus importante quand les filles et les garçons doivent se mélanger pour une activité d'apprentissage ou autres, voire même un refus de s'asseoir les uns à côté des autres. D'autre part, ils prennent parfois conscience, bien malgré eux, des expérimentations amoureuses et sexuelles des jeunes et peuvent se retrouver dans la confusion face à la manière de réagir face à ces situations.

C'est suite aux échanges avec des professionnels qui travaillent régulièrement avec des jeunes du secondaire que nous avons cherché à mieux comprendre les interactions fille/garçon. C'est à partir des paroles de jeunes que nous avons eu envie de restituer la façon dont les filles et les garçons vivent ensemble.

Dans ce système particulier qu'est l'école, les jeunes sont en grande période de changement sous l'effet de la poussée pulsionnelle et se retrouvent à construire leur identité sexuée dans une articulation complexe avec les normes sociales et groupales. Nous faisons l'hypothèse que face à cet enjeu important, ils se soumettent à l'ordre du genre qui est parfois la seule possibilité qui s'offre à eux pour espérer ensuite s'individualiser.

Quelle pourrait être alors la place des adultes face à l'irruption du sexuel à l'adolescence ?

Suite aux rencontres avec ces jeunes, nous avons décidé de proposer des pistes de réflexion pour les professionnels présents au sein des établissements scolaires même si ce qui est amené dans ce qui suit peut aussi éclairer d'autres professionnels ainsi que les parents et les proches de ces jeunes.

Quand on parle des filles et des garçons, nous nous retrouvons face à une simple catégorisation binaire où les filles sont censées toutes se ressembler, de même que les garçons. A partir de ces catégories, les jeunes ont besoin d'affirmer dans un premier temps leur identité sexuée mais notre rôle, en tant qu'adulte, est bien, comme le souligne Cendrine Marro², d'amener les jeunes à penser la diversité au delà des assignations de sexe et de les aider à rencontrer l'autre dans sa singularité.

Il s'agit bien sûr d'une démarche délicate qui peut engendrer certaines tensions parce qu'il nous est demandé de nous positionner au jour le jour face aux questionnements des jeunes et que nous avons chacun notre manière d'interagir hommes et femmes, en fonction de notre propre histoire.

De multiples travaux ont pu mettre en évidence la part socialement construite de notre identité sexuée : bien avant que nous ayons conscience de notre identité sexuée, elle existe d'abord dans l'esprit de nos parents et leurs comportements ne sont pas identiques selon que nous soyons une fille ou un garçon.

Par la suite, nous rencontrons d'autres adultes qui bien souvent, à leur insu, même s'ils pensent ne pas faire de différence, participent à la construction de nos conduites sexuées.

² Cendrine Marro, Dépendance-Indépendance à l'égard du genre. *Penser l'égalité des sexes au-delà de LA différence*. Recherche et formation N°69, 2012, p.65-80

C'est donc avec nos propres représentations de fille(s) et de garçon(s), nos propres valeurs et croyances que nous allons mettre en mouvement les jeunes autour de questions fondamentales et jamais résolues : Qui suis-je ? Qui est cet Autre pour moi ? Comment vivre ensemble ?

Nous sommes conscients que les termes sexe et genre font l'objet de nombreuses discussions parfois tendues. Pour étudier le sexe social par rapport au sexe biologique, les scientifiques ont choisi d'introduire le terme « genre » qui sous-tend la dimension socialement construite du « masculin » et du « féminin ». Cette construction sociale est encore marquée par les rapports de hiérarchie et de pouvoir et amène toute une série de croyances sur les différences observables qui pourraient finalement prédire le comportement d'une femme ou d'un homme.

Dans cet article, nous faisons le choix d'utiliser plutôt le terme « sexe » qui renvoie donc aux deux catégories définies jusqu'à présent à partir des différences corporelles entre une fille et un garçon.

Nous gardons aussi en tête que l'existence de ces deux catégories génère toute une série de comportements dans chaque groupe afin de marquer encore plus leurs différences, de délimiter le plus clairement possible la frontière entre ces deux groupes.

Nous parlerons aussi de l'ordre du genre lorsque nous faisons référence à la reproduction de normes liées au sexe qui correspondent à la domination d'une catégorie sur l'autre (c'est normal de se maquiller pour une fille, elle doit plaire) et d'un contrôle au sein de la même catégorie pour ne pas trop se différencier (ce mec, il est homo parce qu'il veut faire de la danse).

2. LA MIXITÉ À L'ÉCOLE, UN OUTIL POUR ÉDUIQUER À LA DIVERSITÉ DE SEXE ?

C'est en 1862 qu'Isabelle Gatti de Gamond affirme la nécessité d'un enseignement féminin plus poussé et de nouvelles implantations scolaires voient le jour. Au début du XXe siècle, elle crée la première école primaire mixte à Forest.³

Ce n'est qu'au milieu du XXe siècle que la mise en place de la mixité dans les écoles s'est poursuivie en partie pour des raisons économiques et budgétaires. Au début des années 60, il devenait impossible de poursuivre la construction d'écoles séparées. Des écoles unisexes ont alors été proposées, non sans réactions des familles qui prônaient plutôt la séparation des sexes en classe.

Ce n'est ensuite qu'à partir de mai 68 et avec l'essor du mouvement féministe qu'une réflexion plus démocratique à propos de la mixité fut initiée et ce débat fut par ailleurs mené de manière importante dans les mouvements de jeunesse.

En Belgique, c'est la création du système rénové en 1971 qui a permis la mise en place officielle de cette mixité. Même si l'émancipation des filles n'était pas spécifiquement visée, le projet pédagogique était axé sur l'égalité des chances des élèves quels que soient son origine ethnique, son niveau social, son sexe,...

Après avoir expérimenté la mixité, un article publié en janvier 2003 dans le *Monde de l'Éducation*⁴ relance le débat. En effet, il actait, d'une part, une plus grande réussite des filles que des garçons dans le système scolaire et, d'autre part, l'importance de violences sexistes commises par les garçons au préjudice des filles.

Un certain nombre d'études comme celle de Nicole Mosconi⁵ mettent aussi en avant un paradoxe : les filles ont une meilleure réussite scolaire mais elle ne se traduit pas pour autant par un accès plus fréquent aux différentes filières professionnelles valorisées socialement. De plus, cela ne leur permet pas pour autant de vivre l'égalité entre femmes et hommes dans le monde du travail.

Pour Michel Fize⁶, la mixité de sexe n'est pas pour autant à remettre en cause.

En effet, pour ce qui est des résultats scolaires, les filles présentent de bons résultats scolaires quel que soit le système d'enseignement (mixte et non-mixte) et il s'agirait plutôt d'une plus grande adaptabilité aux règles scolaires et d'une plus grande conscience de l'enjeu de la réussite. Quant aux garçons, ce n'est pas le fait d'être mélangés avec les filles mais plutôt le décalage qu'ils ressentent entre la culture scolaire et leur mode de vie extérieur qui les démotiverait davantage à apprendre.

Selon l'analyse de Marie Duru-Bellat⁷, bien réussir à l'école pour les garçons peut aussi être dénoncé comme « féminin » et donc leur alternative pourrait être de contester l'autorité ou de réussir uniquement dans des matières considérées comme « masculines », telles que les sciences ou le sport.

³ <https://ligue-enseignement.be/la-ligue/chroniques-historiques/isabelle-gatti-de-gamond/>, (consulté le 9 novembre 2018)

⁴ Brigitte Perucca, *Les garçons, espèce à protéger*, éditorial du Monde de l'éducation, 7 janvier 2003

⁵ Nicole Mosconi, « Effets et limites de la mixité scolaire », in *Travail, genre et sociétés* 2004/1 N°11, p. 165-174

⁶ Michel Fize, *Les pièges de la mixité scolaire*, Presses de la Renaissance, 2003

⁷ Marie Duru-Bellat, « Ce que la mixité fait aux élèves », in *Revue de l'OFCE* 2010/3 N°114, p. 197-212

Par ailleurs, François Dubet⁸, dans sa réflexion sur le sujet, nous rappelle qu'il s'agit de données statistiques et que chez les filles comme chez les garçons, il y a des bons et des mauvais élèves. Face aux prises de position opposées (retour à la non-mixité ou attente que l'école efface totalement les stéréotypes liés au sexe), il insiste sur le fait que « la transformation de l'école passe peut-être plus par les mutations du monde du travail, de l'organisation des tâches familiales et de l'éducation des enfants que par une action strictement scolaire ».

Pour ce qui est des relations filles-garçons, axe qui nous concerne plus directement dans notre étude, Michel Fize⁹ rappelle que les violences sont aussi présentes seulement entre garçons et que ce phénomène est plus global qu'à l'école. Il s'agirait plutôt de réfléchir aux causes économiques, morales et sociales qui sous-tendent les violences des garçons à l'égard des filles.

De manière plus générale, il insiste aussi sur le fait que la mixité réclame un accompagnement des élèves et la formation des professionnels qui les entourent.

En effet, la mixité scolaire est, selon lui, parfois utilisée comme un outil de discipline par les enseignants (par exemple, placer une fille et un garçon l'un à côté de l'autre pour obtenir le calme dans la classe).

Pourtant, dans une étude du Centre AVEC¹⁰ réalisée auprès des enseignants sur la thématique de la mixité au sens général, beaucoup d'enseignants reconnaissent à l'école une mission de « préparation à la vie en société ». Ils considèrent la mixité comme un élément important de ce mieux vivre ensemble mais cette perception semble être mise à mal quand les enseignants manquent de temps de réflexion plus large.

En effet, les enseignants évoquent dans cette étude le sentiment d'être submergés par toutes les missions auxquelles ils doivent répondre et se retrouvent alors réduits à un rôle d'exécutants. Ils se sentent pris entre des directives (exigences administratives, application des programmes, nouvelles règles concernant le passage des élèves d'une année à l'autre) et la « réalité » de ce qui se passe en classe.

La Direction de l'égalité des chances¹¹ insiste bien sur le fait de distinguer la mixité banalisée (pas d'aménagement prévu et dans ce cas, il est peu fréquent que les filles et les garçons se mélangent naturellement) et la mixité co-éducative où les professionnels établissent des groupes mixtes avec l'intention de les utiliser comme un véritable outil de déconstruction des stéréotypes.

Dans cette dernière démarche, il s'agirait notamment de sensibiliser les filles et les garçons aux freins auxquels ils peuvent être confrontés à cause de leur sexe et de les encourager à exercer des disciplines sportives et artistiques généralement stéréotypées.

⁸ François Dubet, « L'école "embarrassée" par la mixité », in *La mixité scolaire : une thématique (encore) d'actualité ?*, Revue française de pédagogie N°171, avril-juin 2010, p.77-86

⁹ Michel Fize, *Les pièges de la mixité scolaire...*

¹⁰ Centre AVEC, *L'enseignant et la politique de mixité sociale en Communauté française de Belgique*, Étude 2009

¹¹ Direction de l'égalité des chances, *La mixité filles/garçons dans le sport, les loisirs et à l'école*, septembre 2016

Dès lors, inclure cette dimension dans la formation des professionnels permettrait d'insister sur la distinction entre ces deux manières de concevoir la mixité ainsi que d'amener chaque professionnel à se questionner d'abord sur son propre rapport à l'autre sexe ainsi que sur ses représentations des liens filles-garçons à l'adolescence.¹²

Prendre du temps pour réfléchir ensemble ne serait pas, selon Jean-Pierre François¹³, d'arriver à travers ces échanges à une cohésion absolue et illusoire mais de partir à la recherche d'une cohérence entre adultes, celle qui explicite davantage les démarches diverses, celle qui renvoie aux jeunes des repères différents mais qui vont leur permettre de construire leurs propres convictions.

Dans ce débat sur l'égalité filles-garçons à l'école et pour clôturer ce chapitre sur la mixité scolaire, nous présenterons dans ce qui suit quelques études qui questionnent davantage le vécu des jeunes eux-mêmes, en portant l'attention plutôt sur la dynamique filles/garçons en classe.

Selon Marie Duru-Bellat¹⁴, les garçons auraient tendance à apprécier la mixité davantage que les filles parce que dans un milieu non-mixte, la compétition entre garçons serait plus importante. Les filles de leur côté trouvent l'ambiance plus détendue sans les garçons qui monopolisent l'espace et commentent ce qu'elles disent ou font.

Cendrine Marro et Isabelle Collet¹⁵ ont questionné les jeunes notamment sur le fait d'aller ou non vers l'autre sexe dans une activité pédagogique et elles ont mis en parallèle leurs réponses avec des observations faites en classe.

Le vécu de la mixité par les jeunes est dans l'ensemble plutôt positif mais cela n'implique pas pour autant qu'ils vont chercher à travailler en groupe mixte lorsqu'ils en ont la possibilité. Elles soulignent donc qu'il y a un décalage entre leur vécu de la mixité et la mise en œuvre réelle de la mixité dans le quotidien d'une classe.

Les garçons vont répondre davantage « cela m'est égal » parce qu'ils montrent moins clairement quand ils préfèrent opter pour une séparation, en sachant peut-être que cette attitude pourrait être dévalorisée dans notre société actuelle.

De leur côté, les filles répondent que le sexe n'y est pour rien sur le fait qu'elles restent davantage entre elles et que c'est davantage une question d'affinités. Elles semblent aussi vouloir prouver qu'elles peuvent gérer les rapports de sexe de manière « mature ».

Ces études nous montrent à quel point il est important de pouvoir mieux comprendre les enjeux de ce mélange filles-garçons.

¹² Puisqu'il est d'ailleurs question d'allonger la formation des enseignants d'une année, il serait intéressant d'inclure cette dimension dans l'élaboration de ce nouveau programme

¹³ Jean-Pierre François, *Mixité filles-Garçons : réussir le pari de l'éducation!*...

¹⁴ Marie Duru-Bellat, « Ce que la mixité fait aux élèves »...

¹⁵ Cendrine Marro et Isabelle Collet, « Les relations entre filles et garçons en classe », in *Recherches & Éducatives* N°2, décembre 2009, p.45-71

Notre étude va explorer le vécu des relations filles-garçons dans un contexte plus relationnel que pédagogique et n'oublions pas alors à quel point les performances scolaires des uns et des autres peuvent jouer un rôle dans cette rencontre relationnelle.

Dans ce qui suit, nous allons tout d'abord présenter brièvement notre cadre méthodologique. Tout en proposant notre analyse, nous apporterons encore les travaux de différents auteurs qui soulignent ce qui est en jeu dans la construction identitaire et tout particulièrement dans la rencontre avec l'Autre.

Nous mettrons en lien ces éléments avec les propos récoltés auprès des jeunes durant notre recherche. Enfin, nous clôturerons notre réflexion par quelques pistes de travail, pour tout professionnel qui est amené, de près ou de loin, à les accompagner dans ces explorations.

Par ailleurs, comme nous rencontrons des jeunes dans d'autres contextes (lors de consultations thérapeutiques ou lors d'animations d'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle proposées aux écoles), nous ferons parfois des liens avec ces expériences professionnelles (celles-ci seront proposées en bas de page et exprimées à la première personne du singulier).

3. UN PEU DE MÉTHODOLOGIE

La particularité de notre démarche est d'explorer ce que des filles et des garçons expriment à propos de leur manière de tisser des liens ou non entre eux.

Notre recherche se déroule à Schaerbeek mais il serait intéressant d'élargir notre réflexion par la rencontre de jeunes dans des environnements différents.

De manière très succincte, Schaerbeek est une commune située au nord-est de la Région bruxelloise. Au 1^{er} janvier 2015, elle compte officiellement 11% de la population bruxelloise et est l'une des trois communes avec une population qui dépasse les 100.000 habitants. La proportion de jeunes dans la population y est particulièrement importante et plus présente dans les quartiers du bas de Schaerbeek, le quartier de la gare et le quartier Helmet. Elle se caractérise par un mélange de quartiers multiculturels, de quartiers populaires et de quartiers plus nantis.¹⁶ Des jeunes issus de milieux socio-économiques très différents sont donc amenés à partager des espaces communs, notamment au sein des écoles de Schaerbeek.

Durant l'année 2017, c'est donc dans ce quartier que nous avons entrepris une recherche qualitative sur base de deux méthodes différentes :

- d'une part, des rencontres mixtes par groupe classe de jeunes du début de secondaire ;
- d'autre part des rencontres individuelles avec des jeunes en fin de parcours secondaire.

Pour organiser les différentes rencontres avec les jeunes, nous avons sollicité trois écoles secondaires¹⁷. Chaque établissement présente un profil particulier au niveau de sa mixité sociale et culturelle ainsi que du rapport que l'équipe pédagogique installe avec les jeunes qui y sont inscrits. Des cadres différents ont donc été définis en fonction des échanges avec les directions d'école.

De manière générale, aujourd'hui, les enseignants sont souvent face à des classes composées de jeunes venant de milieux sociaux plus diversifiés, ce qui nécessite une meilleure connaissance de ce qui se joue, en termes de stéréotypes dans les rencontres entre ces jeunes de milieux sociaux plus diversifiés.

Dans un premier temps, nous avons donc rencontré 15 groupes mixtes faisant partie de classes de 1^{ère} ou 2^{ème} secondaires (âge moyen : 13 ans).

La taille du groupe et la répartition filles-garçons dans le groupe nous semblent être deux variables importantes dans la manière dont les filles et les garçons vont prendre la parole dans le groupe.

Neuf groupes allaient de 9 à 15 jeunes et les six autres de 16 à 20 jeunes.

Deux groupes sont composés majoritairement de filles et deux groupes majoritairement de garçons. Les autres groupes sont composés d'un nombre égal de filles et de garçons.

¹⁶ Institut Bruxellois de Statistique et d'Analyse et Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale (Cocom), *Zoom sur les communes : Schaerbeek*, 2016

¹⁷ Je remercie l'intérêt qu'ont porté les directions de l'Institut Saint-Dominique, de l'Institut de la Sainte-Famille et de l'Athénée Fernand Blum à mon projet.

Pour la moitié des groupes, les classes sont constituées uniquement de jeunes qui ont accepté volontairement de participer à notre recherche. Une rencontre préalable a eu lieu pour leur expliquer le projet et demander l'accord des parents pour y participer.

Pour l'autre moitié des groupes, la démarche a été proposée à l'entière responsabilité du groupe classe et les jeunes ont participé sans qu'on leur demande au préalable un accord. Pour ces classes, nous avons insisté sur le fait qu'ils gardent la possibilité de ne rien en dire s'ils le souhaitent.

Le fait de rencontrer les jeunes par classe peut être un avantage parce qu'ils se connaissent et ont déjà l'habitude d'interagir ensemble mais leurs propos peuvent être influencés par les différents rôles qui sont déjà bien installés dans chacun des groupes.

Pour ces rencontres de groupe, nous avons opté pour l'utilisation de l'outil MOTUS¹⁸ composé de 280 dessins sur des petits cartons carrés. Chaque jeune choisit d'abord une ou deux images pour décrire « la manière dont cela se passe entre les filles et les garçons à leur âge ».

Ensuite, une forme à plusieurs côtés est déposée au centre du cercle formé par les jeunes et deux adultes (une personne qui anime la rencontre et une personne qui prend note des propos des jeunes). Les jeunes déposent au fur et à mesure les images autour de cette forme, ce qui permet de mettre en évidence les convergences ou les divergences dans le contenu des messages. Nous clôturons donc chaque rencontre avec une représentation visuelle de ce que pense le groupe à propos de la question soulevée.

Même si l'analyse du choix des images pourrait être intéressante, nous porterons notre attention plutôt sur les explications données lors de la présentation des images que nous considérons alors davantage comme un support à la parole du jeune.

Nous ne présenterons qu'assez brièvement les paroles de ces jeunes mais elles ont toute leur importance dans notre méthodologie. En effet, c'est à partir de l'analyse des données obtenues au moyen du MOTUS que nous avons dans ce qui suit défini les éléments auxquels nous avons porté notre attention durant les entretiens individuels.

Le nombre total de jeunes qui ont pu s'exprimer dans ce contexte est 220, 104 filles et 116 garçons.

Dans une seconde étape de la recherche, des jeunes âgés de 15 à 18 ans ont accepté volontairement de participer individuellement à deux entretiens de type compréhensif. La démarche compréhensive introduite par Jean-Claude Kaufman¹⁹ s'appuie sur la conviction que les jeunes sont des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus.

Le premier entretien s'ouvre sur une question large : « Que pouvez-vous me raconter sur la manière dont cela se passe entre garçons et filles depuis tout petit jusqu'à maintenant ? »

¹⁸ Outil développé par l'asbl « Le Grain »

¹⁹ Jean-Claude Kaufman, *L'entretien compréhensif*, Editions Nathan, 1996

La deuxième rencontre a consisté à clarifier certains points et à en développer d'autres. Tous les entretiens ont été enregistrés avec l'accord du jeune.

Nous avons ainsi rencontré cinq filles et trois garçons au sein de leur établissement scolaire. Une fille a été rencontrée en dehors du contexte scolaire parce qu'elle avait entendu parler de cette recherche et souhaitait y participer.

Nous avons ensuite sollicité une maison de quartier à Schaerbeek²⁰ pour rencontrer davantage de garçons et ce nouveau partenaire nous a permis de rencontrer trois garçons supplémentaires, ce qui fait au total 12 jeunes (6 filles et 6 garçons).

De manière générale, comme nous avons rencontré la plupart des jeunes dans le contexte scolaire, nous pensons qu'ils vont davantage parler de leur vécu dans ce contexte de socialisation en particulier. Néanmoins, lors des entretiens individuels, il nous a été possible de questionner leur manière de vivre ces interactions dans d'autres contextes ainsi que la place que ces jeunes donnent à la manière dont les adultes qui les entourent perçoivent leurs relations avec l'autre sexe.

Ces deux derniers aspects feront plutôt l'objet d'une seconde publication qui consistera à analyser de manière plus détaillée les entretiens individuels.

Dans la présente analyse, nous portons notre attention davantage sur la différence entre ce qui se dit en groupe et ce qui se dit en individuel, ce qui peut nous donner une indication de l'indicible en groupe mixte, même si nous restons bien consciente que l'entretien de face-à-face est une situation qui met aussi en jeu des codes sociaux de pudeur qui concernent non pas seulement le jeune mais aussi celui qui l'écoute et le questionne (nous n'oublierons donc pas que notre sexe peut aussi jouer dans ce qui se dit ou ne se dit pas en entretien).

Nous nous rendons aussi compte du biais lié à la différence d'âge des jeunes rencontrés dans ces deux dispositifs (pour rappel, des plus jeunes en groupe et des plus âgés individuellement). Nous avons quand même opté pour rencontrer des jeunes plus âgés parce qu'à cet âge, le jeune est davantage dans la recherche de personnaliser sa pensée. De plus, ils peuvent ainsi nous donner leur regard sur les interactions des plus jeunes.

Nous verrons d'ailleurs que certains d'entre eux expriment leurs inquiétudes sur ce qui se passe entre les plus jeunes.

Rappelons ici que notre recherche ne se veut évidemment pas la restitution exhaustive de tout ce que recouvre la construction identitaire des jeunes. Nous tentons avant tout de rendre compte de la diversité des manières dont les jeunes perçoivent les relations entre filles et garçons et de mieux comprendre en quoi cette dimension relationnelle prend actuellement sa place dans cette construction identitaire.

Nous avons donc volontairement opacifié les parties plus personnelles de la vie de chaque jeune dans cette première analyse, quitte à cacher parfois des éléments culturels parce que nous pensons que même si la culture peut être une des clefs de compréhension, elle est loin d'être la principale et la seule.

²⁰ Je remercie particulièrement Ali Dönmez, coordinateur adjoint des Travailleurs sociaux de rue de l'Equipe Gaucheret

4. DES JEUNES À LA RECHERCHE D'UN MODÈLE...

Dans une société à l'affût des propos qui pourraient différencier les filles des garçons, la question qui est la plupart du temps posée à une femme enceinte reste encore de savoir si c'est une fille ou un garçon, ce qui illustre le fait qu'appartenir simplement à l'espèce humaine est encore loin de nous conférer une identité.

Selon Caroline Moulin²¹, la découverte de son appartenance sexuée intervient dès la petite enfance mais la nouveauté à partir de l'adolescence est le changement du regard porté sur l'autre sexe qui devient source de questionnements, d'attirance et participe progressivement à cette formation dynamique de l'identité sexuée.

En primaire et en secondaire, j'ai l'impression que j'étais deux personnes totalement différentes. En primaire, mon ressenti c'est qu'avec les garçons, j'avais beaucoup plus de facilités, je ne sais pas, j'allais beaucoup plus facilement vers eux, je jouais avec eux. On n'a pas le même regard sur les garçons, donc on ne pense pas « ah, ça va peut-être être mon petit copain ». C'est juste un ami, on va moins se poser des questions, ça se fait juste naturellement. Alors qu'en secondaire, c'est un peu la transition, la période où les filles et les garçons deviennent des adultes. On a ce côté « j'ai envie d'être amis » mais je commence à grandir. Maintenant, quand on est amie avec un garçon, ben non, tu ne peux pas être amie parce que si tu te rapproches de lui, c'est pour une raison. Si vous parlez ensemble, c'est qu'il y a une raison. Difficile d'être amis tout simplement. (Ombeline, 17 ans)

Un garçon en entretien individuel nous parle aussi d'une peur présente à partir de son entrée en secondaire et qui est liée à comment les filles interprètent ces actes :

Le fait d'avoir peur, cela empêche de créer des relations entre les filles et les garçons. La peur vient du regard des autres d'abord et la peur, peut-être de se lancer. Pour mon cas personnel, j'ai toujours été un garçon très timide avec les filles. J'osais jamais leur parler, ne serait-ce que pour leur demander un bic par exemple. Je préfère rester sans bic que de stresser à demander un bic quoi. Demander un bic et dire « je t'aime », c'est pareil, c'est le même stress pour moi. Surtout qu'il y a une période où aller voir une fille pour lui demander quelque chose, toutes les filles autour : « il vient pour toi, ce n'est pas pour le bic ». Ça va créer toutes des histoires alors que tu veux un bic quoi. Elles extrapolent et c'est n'importe quoi. (Amin, 17 ans)

Philippe Jeammet²² nous rappelle aussi que l'adolescence est une période de remaniement complet de la relation au corps. En effet, cette transformation pubertaire donne le sentiment aux jeunes d'une perte de contrôle puisqu'il ne choisit pas son corps. Il pourrait alors avoir besoin de retrouver l'exercice d'une certaine maîtrise même si la rencontre avec l'Autre nécessite au contraire une certaine forme d'abandon.

²¹ Caroline Moulin, *Féminités adolescentes*, Presses universitaires de Rennes, 2005

²² Philippe Jeammet, « La dimension psychique de la sexualité des adolescents d'aujourd'hui », in Patrice Huerre et al., *Les professionnels face à la sexualité des adolescents*, ÉRES, Enfances & PSY, 2001, p.23-29

À l'adolescence, d'abord il y a les changements physiques qui sont très importants, que moi j'ai eu très tard. Toutes mes amies ont déjà eu leurs règles avant moi, leur poitrine avant moi, enfin, pour le très peu que j'en ai. Moi, je suis vraiment « attardée » de un an et demi par rapport à elles. Ca, moi, je m'en fiche, j'en ai vraiment rien à faire. Je trouve vraiment cela chouette parce que moi, je les ai vraiment vues toutes ensemble et moi, je trouvais cela super chouette parce que j'étais un petit peu le cas orphelin et puis, je les ai eues et j'ai plus pu l'être. (Caroline, 15 ans)

Moi, j'ai eu du mal au début avec mon corps. Je me disais dans ma tête « oui, de toute façon, je m'en fiche » mais j'ai eu difficile parce qu'avant j'étais très mince et il y a eu l'adolescence et BOUM, il y a tout ce qui est arrivé. J'ai fait WHAT ? et donc j'ai eu du mal parce qu'on va dire, vu que j'ai eu des formes, moi ça me plaisait pas spécialement parce que j'en étais gênée mais quand on grandit, ben, on comprend que ben, voilà... Ma mère par exemple me disait « mais tu sais ma fille, les garçons, ils aiment bien cela, il n'y a pas de problèmes » mais moi, personnellement, j'en pleurais. Cela ne me plaisait pas du tout. Après, quand une personne s'intéresse à vous au delà du physique, ça guérit ce problème, j'ai l'impression, parce qu'il va vous dire que vous êtes une belle personne. (Lenora, 17 ans)

Il y a une période où je ne savais pas. Je me disais « je sers à rien en fait » et c'est triste de se dire des choses comme cela. A un moment, j'ai eu un déclic et j'ai décidé de reprendre les choses en main. J'étais vraiment complexé par mon poids et je me suis dit « les gens, ils ont raison, je suis un gros sac ». Je suis monté sur la balance, j'ai regardé mon poids et je me suis dit « plus jamais ». J'ai commencé la boxe grâce à mon oncle et j'ai entamé un régime. J'ai perdu 20 kilos et pris en taille. Même les gens qui m'ont critiqué, je les remercie. Moi, je ne me voyais plus comme cela, je n'ai pas réalisé que j'étais arrivé à un tel point. Ca m'a permis de me forger un caractère. (Nabil, 17 ans)

Dans cette période où le jeune se retrouve aussi à essayer d'intégrer la dimension psychique de la sexualité, de la rencontre avec l'Autre, Philippe Jeammet²³ met en avant deux grands types de réactions : d'un côté le fait de se transformer en bon « praticien » de la rencontre, c'est-à-dire avec un mode opératoire bien défini à l'avance et d'un autre côté, une idéalisation de la rencontre qui pourrait aboutir à une déception puisque la relation ne correspondra pas à la hauteur de ses attentes.

Annie Birraux²⁴ nous dit que face à l'excitation pubertaire qui est souvent responsable de la montée de fortes angoisses, le jeune ne trouve pas toujours les mots pour en parler. Pour le soutenir dans une différenciation du monde de l'enfance, il va partir à la recherche d'un groupe, d'une bande qui donne l'impression que tous ses membres pensent de la même manière.

De plus, pour construire cette identité, il ne s'agit pas seulement pour le jeune de mobiliser des actes de revendication mais aussi des actes de validation et le lien avec les pairs joue un rôle fondamental.

Nous faisons l'hypothèse que si la taille du groupe est trop importante (nombre de jeunes par classe), les jeunes vont avoir plus de mal à se constituer un groupe d'affiliation nécessaire pour se sécuriser et ils se retrouvent alors dans un contexte où ils vont devoir se po-

²³ Philippe Jeammet, *Ibidem*

²⁴ Annie Birraux, « L'adolescence face aux préjugés de la société », in *Adolescence* 2012/2, N°80 p.297-306

sitionner de manière plus extrême face aux deux manières d'envisager la relation à l'Autre décrites précédemment : soit la rencontre n'est que sexuelle, soit elle est idéalisée.

Parmi les quinze groupes rencontrés, six groupes étaient composés de 16 jeunes ou plus.

Dans quatre d'entre eux, la discussion a été court-circuitée par une agitation suscitée par des propos à connotation sexuelle :

Si une fille a faim, je lui donne (propos d'un garçon) ; Comme les glaces, les filles ne sont pas toutes bonnes (propos d'une fille).

Dans les deux groupes restants, la discussion à propos du vécu de la mixité nous a paru niée par le fait que les jeunes ne pouvaient qu'insister sur le fait de bien s'entendre :

Faites l'amour pas la guerre ; Tout le monde doit bien s'entendre ; L'amitié filles-garçons, c'est possible.

Ils insistent sur le fait qu'il n'y a pas de différences entre les filles et les garçons, tout en constatant que le mélange est compliqué (les filles et les garçons se disposent notamment en sous-groupes séparés dans le cercle).

Même si nous pouvons retrouver ces propos dans des groupes de plus petite taille, l'agitation est beaucoup moins présente, ce qui leur permet d'en parler différemment :

Quelque chose nous empêche de nous parler vraiment ; On a peur d'être rejeté ; Il faut avoir du temps pour apprendre à se connaître.

De manière plus générale, un quart des jeunes insistent sur l'existence d'un amour « engagé » :

Dans les relations, il n'y a pas de fin ; Si on est vraiment amoureux, on est ensemble jusqu'à la mort ; Si on se kiffe, on se colle.

Pour pallier à leurs angoisses liées au processus de différenciation, Angélique Gozlan²⁵ qui interroge la relation que les adolescents ont avec les réseaux sociaux, nous explique que cet espace en ligne peut offrir un lieu où les jeunes peuvent communiquer sans cette contrainte de ce corps adolescent changeant et que c'est aussi un lieu qui favorise le fait de se retrouver avec des personnes qui nous ressemblent.

C'est ainsi qu'elle fait l'hypothèse que certains actes de cyber-harcèlement pourraient se comprendre comme une réaction assez vive du groupe face à une personne qui aurait, par une image, réactivé la différenciation au sein de la communauté et recevrait ainsi toute la haine de ceux qui tentaient de former le « Même ».

A l'heure actuelle, le harcèlement est une problématique qui est fortement mise en évidence et il existe des projets pour que les écoles s'inscrivent dans un projet de lutte contre celui-ci par trois actions différentes : des conseils de discipline, des lieux de parole

²⁵ Angélique Gozlan, « Facebook : de la communauté virtuelle à la haine », in *Topique* 2013/1, N°122, p.121-134

réguliers et la régulation des espaces de jeux.²⁶ Nous insistons sur le fait que ces trois actions sont très complémentaires afin qu'il y ait un réel impact sur les climats de classe et que malheureusement, il n'y a parfois qu'une ou deux de ces actions qui sont prises en compte. Par ailleurs, il nous semble aussi important de comprendre les situations de harcèlement comme des indices que, dans leur enfance, les jeunes n'ont pas toujours trouvés les ressources nécessaires qui leur permettraient de faire face à ce qu'implique le fait d'être « UN » mais parmi les autres. En effet, Jean-Pierre Lebrun²⁷ attire notre attention sur le fait que l'entourage premier des jeunes ne se sentirait plus toujours la légitimité de leur interdire notamment des actes qui ne tiennent pas compte de l'autre. Or, « le jeune a besoin de ce choc, car le renoncement à la toute-puissance pour intégrer les lois de ce qui nous fait humains entraîne une colère légitime qui doit trouver un interlocuteur afin de pouvoir être transformée en autre chose que de la destruction ».

Dans la recherche de ce groupe, le jeune pourrait donc percevoir la différence comme une attaque à laquelle il opposera une contre-attaque faute d'avoir pu faire l'expérience d'un lien qui dure malgré les désaccords.

Pendant plusieurs années, les jeunes vont ainsi rester avec les mêmes personnes et leurs relations se prolongent même en dehors de la sphère scolaire et très peu de ce qu'ils vivent peut échapper au regard des autres.

Dans ses travaux sur l'expérience scolaire des jeunes, François Dubet²⁸ nous décrit la vie en groupes sociaux constants comme un espace qui génère une forte tension entre la recherche de sa propre identité et la pression à la conformité. Il s'agit donc à nouveau d'un auteur qui insiste sur la difficulté des jeunes à vivre la différence comme positive : « pour être soi, il faut d'abord être comme les autres ».

Il fait aussi l'hypothèse que le conformisme des jeunes, leur soumission aux cultures des pairs est une façon de construire des rites de passage de substitution entre l'enfance et l'âge adulte.

Comme le souligne Claire Balleys²⁹, « les jeunes peuvent choisir de ne pas participer à la sociabilité scolaire, ou uniquement de manière très marginale, mais la réalité sociale et quotidienne de cette sociabilité s'impose à eux. Il n'existe pas à cet âge de l'entrée dans l'adolescence, de contre-modèle ou de contre-pouvoir vis-à-vis des logiques de la hiérarchie juvénile ».

Quand nous observons ces différents groupes d'appartenance, il n'est pas rare que les filles restent entre elles, de même que les garçons.

²⁶ Voir à ce sujet le livre de Bruno Humbeeck, *Prévention du harcèlement et des violences scolaires*, De Boeck 2016, ainsi que les interventions proposées par l'Université de Paix, lieu novateur pour ce qui concerne l'apprentissage de la communication non-violente.

²⁷ Jean-Pierre Lebrun, *Les risques d'une éducation sans peine*, Temps d'arrêt Lectures de Yapaka, 2016

²⁸ François Dubet, « Cultures juvéniles et régulation sociale », in *L'information psychiatrique* 2014/1, Vol. 90, p.21-27

²⁹ Claire Balleys, *Grandir entre adolescents, à l'école et sur internet*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Selon Véronique Royer³⁰, le sexe du jeune ainsi que les rôles qui lui sont habituellement attribués interviennent donc en quelque sorte comme un guide de « bonnes conduites » à adopter pour que le jeune soit reconnu par ses pairs et elle fait l'hypothèse d'une intensification de la différence filles/garçons à l'adolescence.

Selon Cendrine Marro³¹, la conformité aux rôles de sexe se caractérise non pas tant par l'adhésion aux comportements de son groupe mais plutôt par le rejet des comportements de l'autre sexe. Il est donc fréquent d'entendre les jeunes présenter des points de vue de manière à ce que le point de vue des filles soient opposés aux points de vue des garçons : si les garçons sont des « pervers », c'est-à-dire qu'ils ne font que regarder le physique des filles, les filles sont du côté des sentiments et elles ne sauraient être du côté du corps.

Si on ne parle pas de sexualité, si on ne sort pas avec une fille, on est soit gay, soit, si on a de la chance, on n'est pas jugé. En fait, je n'ai pas eu de relations avec les filles mais quand on m'interrogeait, je disais « je m'en fous, qu'est-ce que tu me parles des filles, j'en ai rien à foutre » mais je devais me justifier de ne pas être gay. Ils ne comprenaient pas que le fait de voir une belle fille, je m'en foute. Ils me disaient : « tu n'es pas normal », du coup, on en rigolait. J'aurais dû accepter quelques propositions de filles, c'est tout, des filles qui viennent me parler pour des histoires d'amour, comme pour des relations sexuelles directement, le plus discrètement possible. On n'en parle pas beaucoup, les filles sont parfaites bien sûr. (Amin, 17 ans)

Dans la suite, nous reprenons quelques normes de sexe habituellement véhiculées, en rappelant qu'il y a une distinction entre ces normes et les convictions personnelles de chaque jeune. Ces dernières peuvent davantage se vivre dans des lieux moins publics, en plus petits groupes ou à la maison.

Dans ce cadre, les séries que les jeunes peuvent regarder sur leurs écrans ne sont pas seulement des univers de consommation mais des supports à l'affirmation des identités. Même si elles ne représentent pas en tant que telles le fonctionnement de notre société, elles donnent des indices sur les thèmes qui peuvent devenir des sujets de discussion pour les jeunes. Les séries jouent sur un temps court et sont consommées au même moment, ainsi chacun peut anticiper les échanges qui auront lieu au retour à l'école.

Un jeune peut regarder une série sans l'aimer ou dire ne pas la regarder tout en l'appréciant pourtant. Dans la suite, nous ferons donc des liens entre notre propos et certaines séries qui seront très certainement déjà « démodées » au moment de votre lecture.

Pour le moment, je suis sur « Game of Thrones » parce que c'est un classique mais mes amis me charriaient parce que je regardais « Gossip Girl » et que c'est une série pour filles. Moi, j'ai appris à aimer cette série mais dans un premier temps, je la regardais juste pour mieux comprendre les

³⁰ Véronique Royer, *La construction de l'identité sexuée*, Armand Colin, 2007

³¹ Cendrine Marro, « Se qualifier de "fille féminine" ou de "garçon masculin" à l'adolescence », in *Pratiques Psychologiques*, 3, p.5-20

relations fille-garçon, les relations de deux personnes venant de milieu différent : comment une fille fonctionne ? Ce qu'elle veut vraiment ? Comment un garçon fonctionne ? Ce que j'ai remarqué principalement, c'est qu'en amour, en amitié, tout est possible : tomber amoureux d'une personne qu'on négligeait. On ne peut pas se dire « celle-là, jamais de la vie », tout peut arriver. (Saïd, 17 ans)

4.1. POUR PARTIR À LA RENCONTRE DU FÉMININ

« C'est comme cela entre filles, on vous juge à partir d'un physique ou parce qu'on a entendu des choses sur vous »³²

Quand nous entendons parler les jeunes, la sexualité apparaît comme un marqueur fondamental pour définir les filles : avons-nous affaire à une « fille bien » ou à une « fille facile » (actuellement nommée « tchoin³³ ») ?

Une fille elle-même dans un des groupes rencontrés va dire :

Il y a des filles qui sont fermées avec les garçons et des filles qui côtoient les garçons.

Une de mes meilleures potes, bon, elle ne l'a pas fait hein, ben justement, les gens disaient des trucs dégueulasses alors qu'elle n'a rien fait du tout et sa réputation, maintenant, c'est une pute alors qu'elle n'a rien fait et ça, c'est trash quoi. Elle est sortie avec quelqu'un, elle l'a plaqué et je pense que le type, il a quand même eu les boules. Ça vient soit d'une fille amoureuse de ce mec, soit de cette personne. Encore cette année, je reçois un message d'une autre amie qui me dit qu'il y a un message aux toilettes : « (prénom de la jeune fille) est un garage à bites ». C'est trash, pour moi, c'est pire qu'être une pute. On a tout effacé, on ne lui a pas dit parce que l'année passée, ça l'avait mise dans un état, elle était assez mal. (Ombeline, 17 ans)

Dans le dernier témoignage, nous constatons que la rumeur peut servir de moyen pour se venger ou elle peut aussi provenir de la jalousie d'une autre fille, nous y reviendrons par la suite. De son côté, Isabelle Clair³⁴ souligne le fait que, comme il est difficile de connaître exactement l'activité sexuelle de telle ou telle personne, les personnes fondent leurs jugements sur des indicateurs visibles de son comportement « réservé » ou non. Il s'agit de la tenue vestimentaire, la proximité visible avec le groupe des garçons et la mobilité géographique.³⁵

Ce passage nous montre à quel point la tenue vestimentaire mobilise les garçons à ce sujet :

J'ai l'impression que les filles commencent à banaliser la nudité. Je ne sais pas si c'est moi qui vois cela comme cela, pourtant je ne suis pas fermé d'esprit. On est au mois de décembre, il fait 8 degrés

³² Extrait de la série *13 Reasons Why*, saison 2, épisode 3

³³ Clip vidéo du chanteur Kaaris - <https://www.youtube.com/watch?v=gllGnaefCck> (consulté le 8 juin 2018)

³⁴ Isabelle Clair, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Armand Colin, 2008, p. 35

³⁵ Lors d'une animation avec un groupe de filles de 2^{ème} secondaire, une des filles m'explique que ce repérage peut aller très loin puisqu'une fille qui déciderait de passer d'un sac à dos à un sac à main risque de se faire traiter de « fille facile ». Quand je demande par qui elle serait catégorisée de cette manière, elles me répondent « par les autres filles ». Chacune reconnaît que c'est plutôt stupide mais il faut se méfier quand même.

dehors, j'ai un gilet, une veste et mon bonnet. « Comment t'arrives à venir avec un décolleté jusqu'à ton nombril et une minijupe. Je m'en fous moi, ça me dérange pas, tu fais ce que tu veux mais il y a un minimum, au moins pour toi, il fait froid ». Si elle s'habille comme cela, c'est qu'elle cherche quelque chose, c'est qu'elle veut au moins qu'on la regarde. Elle ne s'habille pas comme cela pour elle-même. (Nabil, 17 ans)

Pour Pascal Duret³⁶, ces deux termes qui se basent sur l'investissement affectif d'une fille dans ses relations avec les garçons (« fille facile » - « fille bien ») peuvent changer de dénomination, pendant un temps, si les garçons sont plutôt dans l'attente d'une relation à dominance sexuelle : la « fille facile » deviendra alors la « fille cool » et la « fille bien », la « fille coincée ».

Une manière de questionner, en animation avec un groupe de filles, les normes liées à leur sexe est de créer avec elles un personnage fille. A partir de l'exemple de personnage ci-dessous, nous reprendrons par la suite trois des éléments de ce personnage pour présenter les éléments relationnels qui nous paraissent influencer la construction de l'identité féminine.

Elle s'appelle Délia, elle a 17 ans ; elle a des belles formes ; ses parents sont ensemble, il y a une bonne entente dans la famille sauf avec son grand frère qui la surveille trop ; elle est plutôt sociable mais d'autres filles sont jalouses d'elle ; ses notes à l'école sont plutôt bonnes ; elle aime la boxe, c'est trop stylé et ça lui permet de se défouler parce qu'elle n'exprime pas ce qu'elle ressent ...³⁷

Le premier élément que nous reprendrons est la question de la surveillance des adultes vis-à-vis de leurs comportements, représentée ci-dessus par la présence d'un grand frère. Aurélia Mardon³⁸ insiste sur le fait que même si l'ordre du genre peut être davantage remis en question qu'avant par les parents, les filles peuvent être encore beaucoup surveillées à travers la préoccupation pour leur apparence vestimentaire, le contrôle des sorties et l'incitation forte à la protection lors des rapports sexuels.

Isabelle Clair³⁹ qui étudie plutôt le vécu des jeunes dans les cités parisiennes nous explique que ne pas avoir un grand frère pour certaines d'entre elles peut les exposer de manière plus importante aux rumeurs.⁴⁰

Deux des filles rencontrées individuellement parlent des stratégies mises en place pour échapper à cette surveillance :

Même les filles, elles sont plus amenées à envoyer un message à quelqu'un, qu'à aller accoster dehors dans la rue. Il y a plus de liberté... Si elle met son nom, elle peut avoir des expériences, par exemple,

³⁶ Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*, PUF, 1999

³⁷ Personnage créé par un groupe de filles lors d'une animation menée en 2^{ème} secondaire par le planning familial d'Evere (mars 2018)

³⁸ Aurélia Mardon, « Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège », in *Cahiers du genre* 2010/2 N°49, p. 133-154

³⁹ Isabelle Clair, *Les jeunes et l'amour dans les cités...*

⁴⁰ Dans ma pratique, j'ai déjà eu l'occasion d'observer que le grand frère qui se doit de protéger sa petite soeur est souvent présent, même dans un groupe culturellement mixte.

l'ami de son frère qui vient lui parler pour la tester, pour voir si elle répond. C'est la vie de tous les jours, tout le monde teste. Même des filles testent leur copain. (Assia, 17 ans)

J'ai une cousine, son frère prenait son téléphone et il regardait. Elle, ce qu'elle faisait, elle avait deux cartes, une carte avec le numéro de ses parents et l'autre avec le numéro de son copain. Sa mère lui dit : « va acheter du pain » et c'est le seul moment où elle peut appeler son copain pour lui parler. C'est speed quand même. (Lenora, 17 ans)

Dans une des rencontres de groupe, une des jeunes filles parle aussi de son impression que les enseignants ne réagissent pas de la même manière à l'attitude extérieure d'un garçon ou d'une fille :

On ne peut pas mettre un top au sport alors que les garçons, oui. Quand on ne se tient pas bien sur sa chaise, on reçoit une remarque mais les garçons en reçoivent moins.

En lien avec la crainte des filles d'être stigmatisées, nous pourrions aussi entendre le deuxième élément du personnage « jalousie envers Délia » comme un manque de soutien entre filles puisque du repérage des unes dépend la reconnaissance de la moralité des autres.

Un des garçons parle de ce qu'il observe entre « type de filles qui ont du mal à se mélanger entre elles :

Quand je suis arrivé en secondaire, on voit que les filles sont plus féminines déjà et puis on voit un peu plusieurs types de fille aussi, qui pensent de manière différente, qui s'habillent de différentes manières. J'ai découvert la catégorie des filles populaires, jolies. Il y avait la catégorie des filles un peu plus studieuses, qui ne pensaient qu'à l'école, qui ne parlaient pas trop en classe et puis il y avait la catégorie des filles qu'on n'entendait pas du tout, hypersilencieuses, qui ne se montraient pas trop, super discrètes. Du côté des garçons, c'est exactement pareil mais entre garçons, il y a beau y avoir plusieurs catégories, on se mélange, on rigolait tout le temps ensemble et il n'y avait aucun problème à cela. Par contre, chez les filles, on voyait bien que cela ne voulait pas trop parler à d'autres types de filles. (Amin, 17 ans)

Deux filles, qui expriment que depuis toujours, elles se sentent mieux avec les garçons qu'avec les filles, en parlent de cette manière :

Quand j'ai changé d'école, les premières personnes qui sont venues vers moi étaient des garçons. Les filles me regardaient plus un peu, on va dire, de travers. Moi, cela ne me dérangeait pas plus que cela, j'étais toute contente, alors je suis allée vers les garçons et ça se passait bien. Les filles voyaient qu'un garçon que toutes aimaient bien, restait avec moi et donc, au début, elle venait me dire « oh, reste avec nous ». Donc, quand je me suis déjà intégrée, là, elles disaient « oh mais elle est intéressante cette fille », donc elles me prenaient avec elles. Puis, finalement, j'ai tissé des liens avec elles aussi mais ça a toujours été compliqué.

Je suis une fille en soi mais les garçons, ils ne se cassent pas la tête à dire « ah, regarde ce qu'il a fait lui, ce qu'elle a fait elle ». Elles surveillent ce qu'elles disent, elles aiment bien parler sur les autres et

donc, je me sentais toujours mieux avec les garçons. Il y a souvent de la jalousie entre les filles, c'est souvent une sorte de compétition. Il y a une fille qui était amie avec une autre, elles étaient super amies et puis finalement, elles se détestent à cause d'un garçon. (Lenora, 17 ans)

Je trouve que les filles sont plus vicieuses que les garçons. Elles vont généralement plus penser à elles, si il y a un garçon qui leur plaît et que ce garçon aime une de leurs amies, elles vont tout faire pour les séparer.

Les filles, elles peuvent détester une personne et rigoler avec elle comme si c'était sa meilleure amie pour essayer de trouver son point faible, pour après l'attaquer. Comme elles sont plus dans le côté « émotions », les filles ont vite envie de vengeance. Les garçons sont plus dans une optique « je m'en foutisme, tu veux pas cela, ok, c'est bon, au revoir ». Les garçons entre eux, ils s'attachent pas trop, ils gardent plus les choses pour eux. La personne à côté a moins de chance de lui planter un couteau dans le dos. (Assia, 17 ans)

En ce qui concerne le dernier élément du personnage « Délia », une fille qui montre peu ses sentiments et fait de la boxe⁴¹, et si nous tenons compte du témoignage d'Assia juste ci-dessus, nous pourrions faire l'hypothèse que montrer peu ses sentiments pourrait être une forme de protection entre filles. Par ailleurs, cela peut aussi être une façon de lutter contre l'ordre du genre à l'origine de la stigmatisation des filles.

Isabelle Clair⁴² met aussi en avant le fait que les filles peuvent plus facilement s'octroyer des attributs masculins que les garçons. Ainsi, elle constate que les filles qui s'habillent en « garçon » (jogging et baskets) sont fières de pouvoir dire qu'elles sont appréciées des garçons et qu'elles sont capables pour ce faire d'adopter les vertus masculines du courage, de la force et de la franchise⁴³.

Dans les groupes, les jeunes remarquent un changement au niveau du comportement des filles :

Les filles font la même chose que les garçons dans la rue. Elles mettent des trainings pour cacher leur forme ; Les filles fument plus qu'avant sous l'influence des garçons.

4.2. POUR PARTIR À LA RENCONTRE DU MASCULIN

« J'ai l'impression que les garçons ont besoin d'affirmer leur personnalité et cela devient une carapace, enfin pour la plupart des garçons. Je pense que certains savent ce que c'est d'avoir peur »⁴⁴

⁴¹ La boxe semble être un sport qui intéresse actuellement beaucoup les filles. Quand je les interroge à ce sujet en animation, certaines vont dire que c'est parce qu'elles sont aussi fortes que les garçons, d'autres qu'elles ont besoin de se défouler parce qu'elles ne montrent d'habitude pas ce qu'elles ressentent et d'autres encore vont dire que leur frère les a poussées à apprendre, pour pouvoir se défendre dans la rue.

⁴² Isabelle Clair, *Les jeunes et l'amour dans les cités...*

⁴³ En animation, il m'arrive souvent d'entendre que les jeunes s'interrogent aussi sur la présence de plus en plus importante des filles dans les bars à chicha.

⁴⁴ Extrait de *Reasons Why*, série 13, saison 2, épisode 3 (propos tenu par une des filles)

Pascal Duret⁴⁵ fait l'hypothèse que les garçons font face à une profusion de modèles masculins, auxquels ils vont adhérer inégalement selon leur appartenance sociale. Ils se retrouvent face à de nombreuses injonctions contradictoires : « ne pas montrer ses faiblesses » mais aussi savoir « être tendre ».

Durant l'analyse des entretiens, nous avons réalisé que les filles amenaient davantage leur perception du vécu des garçons, ce qui se reflète au final dans le fait qu'une série de témoignages repris ci-dessous sont aussi ceux de filles alors que nous parlons ici des stéréotypes liés au masculin.

Un des garçons en a parlé à sa façon, en mentionnant qu'il participait à notre recherche parce qu'il voulait que la vision des garçons ne soit pas juste reflétée par des propos de filles :

Les filles parlent souvent d'une mauvaise minorité. On dirait presque qu'il n'y a que ce genre de garçons qui existe. Elles ne parlent pas assez des garçons qui sont cools, tranquilles, qui n'ont jamais rien fait de mal à une fille. Quand j'entends les filles parler d'un garçon, c'est que d'un garçon qui la trahit amoureuxment, qui lui a fait du mal. Après, il y a un autre type de garçon mais qu'elles traitent de fragiles et donc jamais un garçon normal tout simplement. C'est vexant à la longue. Les garçons qui ne font rien sont devant leur nez mais on ne les considère pas. Elles vont vers les garçons où elles savent qu'ils vont leur faire du mal, que tout leur beau discours, ça va être triste. On sait ce qui nous attend mais on y va et après, on va se plaindre. (Amin, 17 ans)

Pour Pascal Duret⁴⁶, une image de la mentalité virile est commune aux garçons et aux filles : celle du protecteur courageux. Certaines filles pourraient attendre une protection physique mais elles seraient alors en difficulté avec le côté plus possessif de cette protection.

Une jeune fille en entretien individuel parle de ses attentes à ce sujet :

J'ai l'impression que je suis une fille qui ne veut pas montrer quand elle ne va pas bien ou qu'elle est faible. Parfois, quand j'imagine un garçon parfait, je me dis que si moi, j'ai mal et je lui dis que cela va, il faut quand même qu'il s'inquiète mais c'est beaucoup demander, je trouve. En général, les garçons attendent des filles qu'elles aient besoin qu'on s'occupe d'elles. En fait, j'ai envie quand j'y pense d'être aussi protégée mais je n'ai pas envie d'être un poids non plus, pas qu'on s'inquiète tout le temps pour moi. J'ai l'impression que je leur permets d'avoir ce côté protecteur mais que souvent, ils ne le voient pas ou je ne sais pas...Je ne vais pas dire que je ne vais pas bien mais dans mon inconscient, j'ai l'impression que c'est à eux d'aller chercher. (Victoria, 16 ans)

D'autres filles revendiquent le fait de ne plus avoir besoin de ce type de protection et le courage résiderait davantage dans le fait de pouvoir montrer ses sentiments.

Cette deuxième manière d'être serait plutôt valorisée en milieu aisé où la virilité cesserait d'être un impératif catégorique, même s'il est bien difficile quand même d'échapper aux épreuves physiques, du moins juste entre garçons.

⁴⁵ Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*,...

⁴⁶ Pascal Duret, *Ibidem*

De la même manière que nous l'avons fait précédemment à propos du féminin, nous reprendrons ici trois des éléments du personnage créé par les garçons pour questionner leur vécu relationnel :

Il s'appelle Rouan, il a 16 ans ; il n'est pas très costaud mais musclé ; ses parents sont toujours ensemble, son père est très strict et sa maman lui laisse plus de liberté ; il se sent responsable de son petit frère et s'en fout de sa sœur qui fait sa star ; il a l'impression qu'il ne va pas réussir à l'école et sa seule chance serait de reprendre le foot ; il est nerveux mais extrêmement gentil ; il a déjà été amoureux mais elle l'a blessé ; il aimerait trouver une fille suffisamment calme qui pourrait l'aider à se confier davantage ...⁴⁷

Le premier élément est l'apparence musclée du garçon qui est souvent mise en avant dans la création d'un personnage garçon. Dès lors, qu'en est-il dans le discours des jeunes participant à notre recherche ?

Dans les rencontres de groupe, un dixième des filles (pour rappel, 104 au total) évoquent l'importance de l'apparence physique dans les interactions filles-garçons :

On se trouve trop grosse ou trop mince. Avec certains garçons, on s'en fout mais avec d'autres, on se sentira mal à l'aise à cause de cela ; Ça aide à se rencontrer quand une personne est plus belle, ça aide à aller vers la personne ...

Un seul garçon seulement dans tous les groupes l'évoque très brièvement :

Il y a des moqueries sur la forme des garçons.

Par contre, dans les rencontres individuelles, les garçons partagent certains moments de leur parcours où le fait de ne pas être suffisamment musclé a pu être mal vécu :

À l'époque, j'étais vraiment timide. En fait, c'est plus physiquement, j'étais petit, j'étais gros, c'était complexant et voilà, et c'est cela qui rendait plus difficile le fait de parler avec des filles. Les filles ne sont pas dures, elles sont crues. « Dures », c'est de la méchanceté, « crues », ça veut dire « je taquine mais sans faire attention si cela fait mal ». Je n'ai jamais montré que cela me faisait mal, que j'étais timide ou que je me sentais blessé... C'est triste à dire mais si on montre, on devient les personnes qu'on traite de faibles après et les gens les plus faibles, c'est eux qui sont traités de peureux, tapettes, voilà. (Nabil, 17 ans)

Nous retrouvons aussi dans le personnage créé par les garçons un deuxième élément qui a déjà été évoqué précédemment à propos du ressenti des garçons face à l'école où certains garçons disent éprouver plus de difficultés que les filles à trouver leur place, en comparaison de la « facilité » des filles à s'adapter aux exigences scolaires.

⁴⁷ Personnage créé par un groupe de garçons lors d'une animation proposée par le planning familial d'Evere en 2^{ème} secondaire (mars 2018)

Les garçons se retrouvent parfois à se valoriser par d'autres moyens que leurs résultats scolaires, notamment en adoptant le rôle de « méchant » valorisé par ailleurs dans plusieurs séries⁴⁸.

Pascal Duret⁴⁹ le lie au fait que « la position de transgresseurs de la loi présente aux yeux des jeunes des symboles de virilité. Ces méchants partis du plus bas de l'échelle confortent à leur manière les mythes de promotion sociale par la prise de risque ».

Parmi les autres manières de se valoriser, il présente aussi l'humour, plutôt sous un mode « insultes », comme passage obligé de l'échange personnel entre garçons ; de la même manière que les pratiques collectives comme le sport ou les jeux vidéo peut devenir un mode de communication qui leur permet aussi de tester qui est le plus fort dans la bande.

A l'heure où les rôles de sexe sont devenus plus flous, ce sont des moyens utilisés pour se réapproprier les attributs les plus traditionnels de la masculinité.

Dans un des groupes rencontrés, un échange a lieu entre une fille et un garçon à propos de l'humour :

La jeune fille dit que quand les garçons rigolent, elle aimerait savoir ce qui les fait rire mais le garçon lui explique que ce sont des sales blagues et qu'elles ne vont pas comprendre.

Dans les entretiens individuels, certains jeunes nous parlent de l'humour comme si c'était une caractéristique particulière de l'identité masculine :

Personnellement, j'ai toujours trouvé que les femmes n'étaient pas marrantes. Je pense que l'humour, c'est vraiment un trait caractéristique de l'homme.

J'ai discuté avec beaucoup de filles, bon je n'ai pas discuté avec toutes les femmes du monde mais je n'ai jamais rigolé réellement parce que la femme, elle a dit quelque chose de très marrant ou alors elle a utilisé un humour de garçon. Là, alors ok, ça arrive, elles parlent comme des garçons et cela se sent que c'est vraiment un peu un garçon manqué, donc là on rigole mais si c'est une fille, je n'ai jamais rigolé. (Bilal, 17 ans)

Que pensent alors les filles de cet humour ?

Les garçons se prennent beaucoup moins la tête que les filles...J'ai trouvé cela chez les garçons et j'aime trop parce que les filles, elles se prennent la tête pour rien. Quand il y a quelque chose, elles mènent leur enquête FBI... Les garçons, ils vivent au jour le jour et rigolent en fait. (Assia, 17 ans)

Une autre fille en parle comme une manière de séduire les garçons : Il faut faire attention à comment on marche, pas comment on marche mais la manière dont on se tient, la manière dont on parle avec eux, dont on entretient la conversation, rigoler avec eux, souvent elles rigolent beaucoup à leurs blagues, parce que c'est important apparemment. Le regard aussi, s'intéresser à eux mais pas de manière détachée et pas trop collante. (Caroline, 15 ans)

⁴⁸ Deux exemples de séries qui mettent en avant le côté valorisé du « méchant » : *The Blacklist*, *La Casa de Papel*

⁴⁹ Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*,...

Si nous prêtons plus attention au contenu de ces « taquineries », il est souvent en lien avec le fait d'être simplement en contact avec une fille, ce qui peut devenir par ailleurs un marqueur important de virilité.⁵⁰ Ceci rejoint le dernier élément du personnage « Rouan » qui cherche une fille qui ne le blessera plus.

Ici encore, la pression du groupe joue comme un frein limitant l'investissement affectif dans la relation. Dans ces échanges avec une fille, le garçon doit « se montrer sérieux » et « non sérieux » afin de créer une situation suffisamment floue pour lui permettre de protéger son image si la fille le rejette. Il arrive souvent que les filles disent que les garçons sont fort différents en groupe ou seul. Effectivement, face aux autres garçons, les conséquences d'un rejet pourraient devenir plus importantes, raison supplémentaire pour ne surtout pas se montrer sérieux. Les garçons se rendent aussi bien compte que globalement dans les échanges amoureux, ils sont dans une situation de rareté étant donné que les filles de leur âge s'intéressent souvent aux plus âgés qu'eux.⁵¹

Un garçon d'un des groupes nous dira :

Il y a beaucoup de gens qui se prennent des râteaux (rires des autres), beaucoup de personnes dans la Friendzone, trop.

Lors d'un entretien, une des jeunes m'explique ce qu'est la Friendzone :

La Friendzone, c'est pour toujours. C'est comme une pièce imaginaire où on met une personne qui aimerait entretenir une relation de couple avec une personne sauf que la personne n'est pas intéressée, donc elle la range dans cette case et la définit comme un ami pour être sûre qu'elle y reste. C'est complètement mort. Après, il y a encore pire : la « Familyzone », on te traite comme la famille, « mon frère » ou « mon père ». (Caroline, 15 ans)

Entre garçons, ça doit quand même fort charrier et ça doit quand même être en mode « allez, si tu te fais remballer par toutes les filles avec qui t'essaies, t'es un peu une merde, quoi », je pense. Moi, j'ai toujours eu cette image du garçon, plus vite il le fait, plus vite c'est un dieu pour les autres garçons. Après, il y a des garçons qui ont des valeurs. Moi, j'ai un de mes amis qui est croyant et je sais que lui, il a des valeurs strictes et que pour lui, c'est normal d'attendre après le mariage. Donc, ça, on ne le charrie pas souvent avec cela. C'est respecté parce que c'est son droit. (Ombeline, 17 ans)⁵²

⁵⁰ Par ailleurs, une élève de 1^{ère} secondaire m'a un jour expliqué qu'alors qu'au départ, les filles et les garçons ne se mélangeaient pas, le fait qu'une fille et un garçon se soient déclarés « amoureux » a permis aux autres de se mélanger davantage, chacun avec chacune, pouvant du coup commenter plus tranquillement ce qui se passait entre eux deux.

⁵¹ Un jeune de 4^{ème} secondaire a récemment partagé son étonnement avec moi en m'expliquant que la mode actuellement était les « couples » composés d'un garçon de 16-17 ans et d'une fille de 12-13 ans.

⁵² J'ai pu observer le besoin de certains jeunes de conforter leur identité dans des groupes non mixtes et ce sont moins les parents qui empêchent les filles de participer aux échanges masculins que les garçons eux-mêmes. Nous voyons ici que lorsqu'ils s'appuient sur leur croyance religieuse, ils pourraient avoir l'avantage de moins devoir se justifier auprès des autres à ce sujet. Pour certains d'entre eux, ce serait peut-être l'une des pistes qu'ils auraient trouvé afin d'éviter temporairement l'angoisse générée par les jeux sexuels au moment de l'adolescence ?

5. UNE RELATION À L'AUTRE À RISQUER OU À LAISSER

« Il y aurait deux zones séparées dans la cour, une pour les filles et une pour les garçons. Maintenant quand une fille approche un garçon, les autres vont directement croire qu'ils sont amoureux », voici la réflexion d'un groupe de garçons de 5^{ème} primaire à qui il est proposé de réfléchir à la manière dont ils aimeraient que cela se passe filles et garçons ensemble à la cour de récréation.⁵³

« Pourquoi vous nous demandez si on fait de l'équitation et quand on vous répond, cela vous fait rire ? », voici une des questions préparées par les filles pour les garçons lors d'une deuxième rencontre avec une classe de 6^{ème} primaire. Lors de l'animation suivante, un échange filles/garçons sera initié à partir des questions préparées en groupes non-mixtes.

Face à cette question, une gêne s'installe et soutenu par l'adulte qui les accompagne, un des garçons finit par répondre à sa manière que c'est en lien avec les mouvements quand on fait l'amour.

Dans cette classe, les filles n'ont pas encore étiqueté tous les garçons de « pervers » et même si il est évident que les garçons n'imaginent pas que les filles de leur classe ont déjà fait l'amour, ils utilisent cette métaphore pour approcher les filles. Les échanges durant cette animation amènent à parler de la difficulté pour un garçon et une fille d'aller l'un vers l'autre.⁵⁴

Ces rires, ces blagues que nous évoquions précédemment comme un moyen de s'approcher l'un de l'autre, de se mélanger entre groupes sans trop risquer de le vivre comme un rejet de l'Autre (Ils font les rigolos et cela crée une amitié) peuvent devenir à la longue une source de malentendus et de conflits entre les filles et les garçons (Ils parlent d'amoureux mais ils n'ont pas l'air de vraiment s'intéresser à nous ; Se faire mal pour rigoler mais parfois, cela fait vraiment mal).

Y a-t-il lieu de s'inquiéter pour ce que les jeunes vivent en mixité ? Y a-t-il des éléments nouveaux à prendre en compte pour mieux comprendre ce qui se joue dans ces interactions filles-garçons ?

Selon François Dubet⁵⁵, nos représentations des jeunes oscillent entre l'image d'une classe irresponsable, potentiellement dangereuse qui doit être contrôlée et l'image d'une jeunesse victime des crises économiques et de l'indifférence des adultes qui doit être protégée. Ces deux images sont d'autant plus confuses que nous ne nous souvenons pas suffisamment de notre propre jeunesse et qu'il est bien difficile de faire la part entre ce qui ne change pas et ce qui est nouveau, ce qui est « normal » et ce qui pourrait nous inquiéter.⁵⁶

⁵³ Exemple d'animation en 5^{ème} primaire au Planning familial d'Evere

⁵⁴ Exemple d'animation en 6^{ème} primaire au Planning familial d'Evere

⁵⁵ François Dubet, « Cultures juvéniles et régulation sociale », in *L'information psychiatrique* 2014/1 (Volume 90), p.21-27

⁵⁶ Avant d'entamer cette recherche, j'étais parfois inquiète pour certains jeunes que je rencontre, notamment

Il nomme deux modifications qu'il nous paraît important de garder en tête dans notre analyse.

D'une part, les cultures juvéniles ont accès à des vecteurs de transmission différents avec l'utilisation des technologies numériques.

D'autre part, « le régime d'exercice de l'autorité a basculé des institutions vers les individus, du sacré vers la négociation et le compromis plus ou moins stable et raisonnable. On ne saurait désirer la démocratie, et se plaindre de ce qu'elle nous prive des charmes de l'autorité traditionnelle. Mais dans ce cadre, l'exercice de l'autorité est devenu plus difficile et plus exigeant. Alors, si d'autres pouvaient s'en charger... Et puis, quand décline l'autorité, elle peut être remplacée par le chantage, affectif ou pas, par la menace et par la violence. »⁵⁷

Dans ce qui suit, nous reprendrons ces deux modifications l'une après l'autre afin d'examiner en quoi cela peut intervenir dans la relation à l'Autre, l'Autre étant dans ce cas-ci une personne d'un autre sexe que le jeune.

Pour revenir tout d'abord aux vecteurs de transmission dont François Dubet parle, les adolescents vivent aujourd'hui dans un environnement médiatique extrêmement développé (rappelons l'influence des séries ou des séquences youtube que les jeunes peuvent regarder avec moins de visibilité de la part des adultes) et les « coulisses du monde adulte » sont devenues encore plus accessibles.

Dans les rencontres de groupe, nous pouvons relever une série d'interventions qui parlent en partie des influences de ce monde extérieur tant du côté des filles que du côté des garçons :

Les hommes trompent les filles et elles ont le cœur brisé ; Après une séparation de couple, une fille mange et devient obèse ; Les garçons aiment beaucoup l'argent parce que les filles en demandent⁵⁸ ; Quand un garçon n'arrive pas avec une fille, il se réfugie dans la cigarette et dans la drogue ; Faire un bébé à une fille puis partir pour lui faire regretter. Un des garçons d'un groupe nous interpelle aussi sur la dénomination des sites de rencontres : est-ce normal d'appeler un site « adopte un mec », on n'est pas des chiens, non ?

quand ils se retrouvent en groupe, situation qui peut rendre plus compliqué pour eux le fait de questionner certaines attitudes, pensées. J'étais interpellée par la manière dont les filles et les garçons peuvent se parler, leurs propos étant emprunts de beaucoup de colère, voire de rage les uns vis-à-vis des autres. Je n'y retrouvais plus ce jeu d'approche et de recul particulier à la rencontre.

⁵⁷ François Dubet, « Cultures juvéniles et régulation sociale »...

⁵⁸ Quand j'ai questionné les garçons sur ce sujet en animation, ils m'ont, par exemple, parlé d'un site qui montre selon eux qu'une fille est attirée par la popularité et l'argent : <https://www.youtube.com/watch?v=D-1jsRDDA-ZY> (consulté le 23 novembre 2018)

Tous mes amis pratiquement pensent au sexe. J'en ai quelques-uns, un ou deux, à qui cela ne parle pas encore mais sinon, ils sont tous baignés dans cette culture sexuelle. Les films influencent énormément la sexualité des jeunes, je pense oui, le porno par exemple. Je pense aussi que dans les films maintenant, pour n'importe quel film, tu vois une femme nue, un homme nu. Dans notre société en tout cas, la nudité n'est plus du tout tabou, il n'y a qu'à voir dans les pubs. Du coup, cela contribue énormément à la sexualité des jeunes, je pense. (Caroline, 15 ans)

Un des éléments importants de notre environnement familial est que nous sommes effectivement envahis par des images sexuellement explicites. Si les adultes peuvent « s'immuniser » la plupart du temps, les jeunes sont encore sensibles à ces influences extérieures et ils n'ont pas toujours l'occasion d'en parler.

C'est la société qui veut cela, un garçon quand il a sa première relation sexuelle, il est cool et une fille, j'avais une amie qui l'avait fait à 15 ans et moi je suis toujours vierge, je m'en fous, je le dis comme cela. On commence à se poser des questions : « est-ce que je ne suis pas un peu bizarre alors que je suis amie avec des garçons et que la plupart de mes amies l'ont fait. Je me pose moi-même des questions. A un moment, il faut avancer, il faut arrêter de... C'est cette image qu'en secondaire, on devient un adulte et donc, on agit en tant qu'adulte et on doit faire des choses que les adultes font. Pour moi, fin de secondaire, je suis toujours un enfant. C'est peut-être moi qui me mets la pression mais non, je pense que la société dans laquelle on vit a vraiment cette image. Même l'image des ados qu'on voit, c'est des fumeurs, des buveurs alors que pas du tout, enfin, je ne sais pas. (Ombeline, 17 ans)

Dans une recherche menée par Francine Duquet⁵⁹, celle-ci insiste sur le fait qu'avoir accès facilement à l'intimité des autres et de se retrouver parfois en difficulté pour préserver la sienne peut amener de la confusion entre ce qui est de l'ordre du privé et du public. Dans les entretiens individuels, certains jeunes évoquent leur difficulté à préserver leur intimité et le fait de devoir justifier les choix qu'ils font de manière individuelle par rapport à leur vie privée :

Je ne vais pas aller lui dire que je l'aime parce que c'est trop tôt. Il est en période d'essai, j'aimerais d'abord le connaître un peu mieux. Ça fait aussi un peu, « premier jour – je t'aime ». En fait, ça casserait tout, pas maintenant. Du coup, on ne me comprend pas quand je dis « non, pas maintenant » et ça m'énerve. Comment expliquer quand je leur dis que c'est pas maintenant. « Oui, mais t'es amoureuse » « Oui mais j'aimerais être sûre ». Je n'ai pas envie de me caser pour me caser. J'ai envie de quelque chose de...pas forcément parce que les autres le font, ou vite, vite parce que... J'ai envie de prendre mon temps même si je suis vraiment décalée des autres, au moins je pourrais être heureuse. (Victoria, 16 ans)

⁵⁹ Francine Duquet, « L'hypersexualisation sociale et les jeunes », in *Cerveau & Psycho : L'adolescence* n°15, 2013, p.38-45

J'ai encore cette pression quand j'ai mis fin à la relation avec cette fille. Ils m'ont dit : « Mais t'es fou, pourquoi t'as fait cela ? Elle était belle », « Mais t'es con, pourquoi t'as fait cela ? » mais j'étais pas honnête, je me mentais à moi-même. Je ne me sentais pas honnête de lui dire des choses que je ne pense pas et de lui apporter moins que ce qu'elle m'apporte. C'est pour cela que j'y ai mis un terme mais eux, mes amis, sur ce coup-là, ils ont été bêtes, ils n'étaient pas d'accord : « Continue, fais semblant, regarde, elle est belle ». (Saïd, 17 ans)

En ce qui concerne plus particulièrement les images pornographiques, une étude menée par Denise Stagnara⁶⁰ en 2002 révèle que 53% des filles et 73% des garçons y ont eu accès dans les premières années du secondaire. Si cette exploration ne semble pas avoir d'influence sur l'âge du premier rapport sexuel, on observe un changement depuis dix ans dans la maîtrise du vocabulaire sexuel des plus jeunes, ce qui ne va pas de pair avec la maîtrise des mots qui concernent la vie sentimentale.⁶¹

Une enquête de Richard Poulin⁶² montre que la première confrontation à ces images est souvent vécue comme un choc mais cela ne va pas forcément se dire par crainte du jugement des pairs.

Il ressort de sa recherche que plus les jeunes consomment tôt ces images, plus ils sont angoissés par rapport à leur corps et leurs capacités physiques. Cela affecte notamment l'estime de soi des filles et il fait un lien entre une estime de soi faible et une activité sexuelle précoce chez celles-ci. « S'il était important à la fin des années 80 de distinguer le corps pornographique des autres corps, désormais, cette distinction s'efface avec la popularisation des normes pornographiques. »

Ainsi quand certaines filles évoquent le physique idéal, il n'est pas rare de les entendre elles-mêmes imaginer « une fille avec des belles formes... avec une grosse poitrine et un gros cul » (voir aussi le personnage de Délia présenté précédemment).

Dans les groupes rencontrés, un dixième des jeunes (pour rappel, 220 au total) évoquent un comportement sexuel en particulier : la fellation.

Après avoir choisi l'image de la pomme, un jeune dit : « Si une fille a faim, je lui donne » ; Après avoir choisi l'image d'une pipe, un autre dit : « Une bouche à pipe. Dans la rue, il se passe des choses avec l'esprit des ados pervers».

Dans les rencontres individuelles, ce sujet a donc été interrogé et voici ce que les jeunes en disent :

J'ai déjà entendu « ouais, cette fille, en soirée, elle a sucé X, elle a sucé Y ».

Une fellation, c'est l'acte le plus rapide qui mélange partie génitale et relation parce que faire un bisou ou un suçon, ben, on joue au jeu de la bouteille et c'est faisable. (Bilal, 17 ans)

⁶⁰ Denise Stagnara, *Aimer à l'adolescence : ce qui pensent et vivent les 13-18 ans*, Dunod, 2003

⁶¹ En animation avec des jeunes de 6^{ème} primaire, les garçons ont voulu partager avec moi le fait que parfois, ils trouvaient que cette manière de se taquiner entre garçons allait trop loin, notamment quand il s'agit des blagues qui portent sur leur maman : « ta mère, c'est comme un moustique, elle a besoin de sucer pour survivre », « dis à ta mère d'arrêter de mettre du rouge à lèvres, ma bite va être multicolore »... Nous reviendrons plus loin sur la connotation sexuelle de ces blagues

⁶² Richard Poulin, « La Pornographie, les jeunes, l'adocentrisme », in *Les Cahiers Dynamiques*, 2011/1 N°50, p.31-39

Il y a des trucs que j'ai entendus, moi, qui m'ont choqué : des fellations à l'école, bien sûr. C'est le garçon, il lui demande et la fille, elle ne sait pas ce que c'est, elle se dit « wouais, si je le fais pas, il va me dire ci ou il va me faire cela. Il va me dire que je ne l'aime pas » ou juste le fait de trainer avec des mauvaises fréquentations. Une fille, je ne sais pas si c'est le terme mais qui a l'esprit trop ouvert, ben elle, elle a été, elle l'a fait, elle a trouvé cela chouette, elle a dit à sa pote « mais vas-y, fais-le, c'est rien » et elle a trouvé un garçon pour le faire. (Nabil, 17 ans)

En première secondaire, cela arrive. Il y avait une histoire réelle de fellation dans les toilettes et une histoire inventée pour détruire une fille. Comment prouver que cela a été fait ou que cela n'a pas été fait ? Bonne chance. (Amin, 17 ans)

Tout ce qui a rapport avec la sexualité devient de plus en plus actuel en fait. Avant, une fille ne pouvait pas faire la sexualité comme elle veut. Maintenant, la sexualité a pris une place, la femme, elle fait ce qu'elle veut, devient plus ouverte peut-être et du coup, je pense que ça lui permet de s'approcher plus des mecs qu'avant, elle ne pouvait pas. Je connais des filles qui font une fellation mais qui refusent d'avoir une relation sexuelle pour garder leur statut de vierge. (Assia, 17 ans)

Certains jeunes s'interrogent aussi à propos des comportements des plus petits et ils semblent même parfois inquiets de ce qui leur arrive :

A un moment donné, j'étais dans un bus avec des amies, il devait y avoir des kets de 12 ans. Moi, je n'y étais pas mais elles sont venues chez moi « tu sais même pas ce qu'il s'est passé. Dans le bus, on m'a tapée sur le cul, il y en a une qui s'est fait tirée par les cheveux par des gars de 12 ans qui leur disaient « suce-moi nanana » ». Genre, elles ont dû sortir du bus, tellement que ce n'était pas vivable. (Caroline, 15 ans)

Moi, je suis assez choquée, déjà, dans la rue quand on se fait aborder par quelqu'un de plus âgé que nous mais cela arrive de plus en plus souvent que ce soit un plus jeune que nous et cela me choque vraiment. Dès fois, j'ai envie de lui dire « t'es pas censé être dans ton lit à cette heure-là ? » parce que selon moi, ils ne se rendent même pas compte de ce qu'ils disent juste parce qu'ils l'ont entendu ou parce qu'ils ont des grands frères. Il suffit de se trimbaler dans le parc, d'office au moins une fois. (Amélia, 17 ans)

Franchement, la technologie est en train de tuer l'enfance des enfants, elle est en train de leur brûler le cerveau. Je vous jure que c'est vrai. Le seul truc que j'avais à son âge avant, c'était un petit lecteur MP3 où je mettais de la musique dedans pour aller à l'école. Il n'y avait pas d'images, il n'y avait rien. Alors que maintenant, ils vont sur Youtube et quand moi, je regarde les contenus qu'il y a sur Youtube et qui ne sont même plus censurés...

C'est comme si c'était une adolescence prématurée, c'est qu'on a sauté une étape, l'étape que nous on avait, de la timidité et tout cela, j'ai l'impression qu'elle n'est plus là. L'étape où on devait forger un caractère, elle est plus là, elle a sauté. Comme si maintenant, directement j'enlevais tout le début de secondaire et passait directement à la fin de 5^{ème}. C'est pour cela qu'on retrouve ben clairement, c'est des gamines de 12-13 ans qui se retrouvent dans des vidéos, dans des photos, des n'importe quoi, désolé du terme, dénudées quoi. « Qu'est-ce que tu fais à envoyer une photo de toi à un garçon – wouais mais il me l'a demandé – T'es une mongole, t'es conne », je suis désolé mais moi, je n'ai pas envie que mon petit frère, ça lui arrive, que quelqu'un lui envoie une photo. (Nabil, 17 ans)

Est-ce que lorsque nous étions en fin de secondaire, nous nous interrogeons sur le comportement des plus jeunes ? Nous pourrions en tout cas amener l'idée que les changements actuels sont de plus en plus rapides et nous avons le sentiment qu'après avoir clôturé cet article, nous pourrions encore relever de nouveaux éléments dans ces liens filles-garçons concernant l'évolution de ces cultures juvéniles.

Pour reprendre ensuite le deuxième point amené par François Dubet en lien avec la manière d'exercer actuellement l'autorité, Dominique Pasquier⁶³ attire notre attention sur le fait que le contrôle social exercé par les pairs prend de plus en plus d'importance et que la culture juvénile s'organise de moins en moins par les adultes.

Tout comme elle, nous faisons l'hypothèse d'un lien entre le manque de repères forts autour du jeune et le développement d'une culture qui manifeste une forte intolérance aux différences individuelles.

Dans les rencontres de groupe, nous observons que seulement trois garçons évoquent les adultes dans leurs réponses. Ils en parlent plutôt comme une intervention qui ne permet pas forcément l'échange sur ce qu'ils peuvent vivre au quotidien :

Une fois, j'ai fait une bêtise et ma mère m'a frappé ; Un couple déchiré à cause des parents, des grands frères qui surveillent pour savoir ce qu'on fait avec les filles ; Quand une fille et un garçon sont ensemble, ils n'osent pas le dire aux parents. C'est gênant si ils le savent.⁶⁴

Dès lors, qu'en est-il de la manière dont les filles et les garçons tissent des liens, en gardant à l'esprit ces deux éléments qui influencent par ailleurs la manière de vivre des jeunes ?

Pascal Duret⁶⁵ identifie deux modes de traitements des relations entre les filles et les garçons : « Le premier accroît le poids des différences de genre au point de conforter les inégalités entre les sexes. Le second cherche à bâtir un monde d'égaux mais perpétue la confusion entre inégalités et différences, gomme les identités pour aboutir à la disparition de toutes les manifestations visibles des différences entre les sexes. Dans le premier, c'est la relation à l'autre sexe qui devient problématique. Dans le second, c'est la différenciation elle-même qui pose problème. »

Il associe le premier mode de traitement aux milieux populaires et le second aux milieux plus aisés mais nous faisons l'hypothèse que quel que soit le milieu social ou culturel, nous pouvons retrouver dans un groupe de jeunes un des deux modes de traitement qui sera privilégié, ce qui peut rendre alors plus compliqué toute discussion à ce sujet : soit nous sommes trop différents et nous préférons ne pas nous mélanger, soit il n'y a pas de différence entre nous et ce n'est pas nécessaire de parler de ce mélange même si par ailleurs, cela peut créer une certaine agitation.

⁶³ Dominique Pasquier, « Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité », in *Éditions Autrement – Collections Mutations* n°235, 2005, p.58

⁶⁴ Pour rappel, lorsque nous présenterons dans un second article les entretiens individuels de manière plus détaillée, nous reprendrons leur point de vue sur le rôle des parents face aux relations filles-garçons.

⁶⁵ Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*,...

Le fait de devoir choisir entre l'un ou l'autre mode de manière définitive nous questionne sur l'étendue de la tension que rencontrent les jeunes dans le tissage des liens filles/garçons ainsi que sur l'étendue de la difficulté à se rencontrer dans leurs individualités.

Si nous revenons à la mixité scolaire abordée précédemment, Isabelle Collet⁶⁶ appuie les idées précédentes en attirant notre attention sur le fait que les adolescents se retrouvent seuls face aux normes de genre et deviennent les « gardiens du genre » si les adultes refusent de voir l'irruption du sexuel qui bouleverse le monde de l'adolescent.⁶⁷

De notre côté, nous faisons plutôt l'hypothèse qu'il ne s'agit pas d'un refus parce que nous pensons plutôt qu'il y a une certaine conscience de ce que les jeunes vivent entre eux, notamment les éducateurs par leur présence dans les cours de récréation qui détiennent des éléments importants de la vie des jeunes⁶⁸. Par manque de temps (et/ou de légitimité) pour échanger à ce sujet, les adultes se retrouvent dans une grande confusion face aux situations plus dramatiques qui sont alors visibles dans les établissements scolaires.⁶⁹

Il existe effectivement peu de plaintes signalées aux adultes à propos des violences engendrées par l'ordre du genre puisque lorsque les jeunes sont interrogés à ce sujet, Isabelle Collet⁷⁰ a mis en évidence que ces violences sont considérées comme peu graves pour les raisons suivantes : l'acte était involontaire, l'agresseur était trop immature pour comprendre la gravité de son acte ou alors la victime fait partie de la catégorie « fille facile ».

Ainsi, une fille peut se retrouver à soutenir le fait que ce garçon ne l'a pas embêtée exprès parce que dans le cas contraire, elle pourrait prendre le risque d'être jugée comme une « fille facile » puisque si c'est arrivé, c'est qu'elle devait être forcément consentante. Si par ailleurs, un des garçons ose questionner cette attitude, il pourrait aussi prendre le risque d'être traité de « pédé », ce qui provoquerait un rire généralisé dans le groupe.

Ainsi, après avoir entendu ces jeunes, Isabelle Collet⁷¹ fait l'hypothèse qu'« il existe un autre discours, possiblement majoritaire mais que les élèves n'osent pas tenir de peur d'être stigmatisés et relégués dans l'espace infâmant du bizarre ».

Une fille dans un des groupes rencontrés en parle de cette manière :

⁶⁶ Isabelle Collet, « Des garçons "immatures" et des filles qui "aiment ça" ? », in *Recherches & éducations* 9, octobre 2013

⁶⁷ Pourtant, quand des élèves de 5^{ème} primaire imaginent la cour de récréation idéale filles-garçons, je suis étonnée de constater le nombre de surveillants, d'adultes que les jeunes positionnent dans la cour. Quand je les questionne à ce sujet, certains disent qu'ils ne sont pas assez présents et que cela semble nécessaire pour questionner ce qu'il se passe dans la cour entre les filles et les garçons.

Voir aussi à ce sujet la 4^e Consultation nationale des 6-18 ans par l'Unicef France publié le 9 novembre 2018 qui souligne encore le peu de relations entre les élèves de sexe opposé à l'école et notamment dans la cour de récréation : <https://www.unicef.fr/article/consultation-nationale-des-6-18-ans-2018-ecoutons-ce-que-les-enfants-ont-nous-dire> (consulté le 23 novembre 2018)

⁶⁸ Consulter à ce sujet l'étude de Christine Acheroy et Annick Faniel, *L'éducateur. Pour le bien-être des jeunes à l'école*, Centre d'Expertise et de Ressources pour l'Enfance (CERE), publiée en ligne le 28 décembre 2018

⁶⁹ La série *13 Reasons Why*, comme d'autres encore, nous montre bien le choc des adultes quand ils découvrent ce que les jeunes vivent entre eux.

⁷⁰ Isabelle Collet, « Des garçons "immatures" et des filles qui "aiment ça" ? » ...

⁷¹ Isabelle Collet, *Ibidem*

Quand en secondaire, elle n'arrive pas à se faire des amis, elle se renferme et parle juste avec ses chiens et ses chats. Personne ne veut être avec elle parce qu'elle est trop bizarre.

Lors d'un entretien individuel, un garçon explique sa manière d'échapper au côté « bizarre » :

C'est le regard des gens qui m'a poussé à changer et c'est là que pour moi, les relations filles-garçons, c'est là que cela a pris une autre dimension. Avant, je ne voulais plaire à personne, je vivais ma vie, j'étais tranquille. Je faisais ce que je voulais, je disais ce que je voulais. Je le fais encore maintenant mais quand on sait que les gens portent un regard sur nous, on veut leur plaire pour éviter qu'ils ne disent des choses sur nous ou qu'ils nous trouvent des défauts. Je voulais être dans la norme, je voulais juste qu'on dise « ah, c'est un garçon », je ne voulais pas qu'on dise « ah, il est comme cela ou comme cela », je voulais donner une image neutre de moi. Pour être dans la norme, les filles n'aimaient pas les garçons qui sont trop timides mais pas les garçons qui se montraient trop, les bavards mais pas trop, calmes mais pas trop, énervés mais pas trop. J'ai été dans la norme à partir du moment où j'ai réussi à être ami avec les filles. (Saïd, 17 ans)⁷²

Au démarrage d'un entretien alors que nous avons précisé qu'il s'agissait de voir comment le groupe des filles et celui des garçons se mélangeaient, une jeune fille a commencé d'emblée l'entretien de cette manière :

Moi, je me suis dit que vous êtes tombée sur la mauvaise personne parce que bizarrement, ça m'intéresse pas encore la relation fille-garçon, excepté amicale parce que j'ai pas mal d'amis « garçon ». Cela ne m'intéresse pas du tout par rapport à mes fréquentations, filles, qui m'entourent. Ça commence à monter dans les priorités, pas toutes, ça dépend. Dans mes amies, toutes ont déjà eu une relation avec un garçon et ça s'est souvent mal passé, donc elles ont tiré un trait dessus mais il y en a encore qui cherchent. Elle revient par la suite sur ce point : Ça commence à évoluer. Je ne veux pas que vous croyiez que je suis une handicapée des relations amoureuses. Je suis pire encore que celles qui n'ont pas encore eu de relations amoureuses parce que moi, je n'ai pas envie. Pendant un temps, je me suis moi-même considérée comme une handicapée mais maintenant, je me dis que je n'ai pas encore trouvé la bonne personne. (Caroline, 15 ans)

Ainsi, comment les adultes présents au sein des établissements scolaires pourraient-ils soulager les jeunes du rôle de « gardien de l'ordre du genre » mis en évidence par Isabelle Collet⁷³ et être davantage présents pour ouvrir un dialogue sur leur manière d'interagir ? Face à la pression du regard des pairs, les jeunes tentent en tout cas de leur côté de trouver des moyens pour quand même se rencontrer différemment. Dans les groupes, les jeunes, tant les filles que les garçons, parlent notamment de l'utilisation des réseaux sociaux.

Voici quelques propos recueillis à ce sujet dans les groupes rencontrés :

⁷² Dans ce témoignage, on retrouve toute la difficulté que peut éprouver un garçon face à la profusion de modèles masculins et à quel point les filles peuvent se retrouver avec le « pouvoir » de décider si ce garçon peut faire partie du groupe majoritaire ou pas.

⁷³ Isabelle Collet, « Des garçons "immatures" et des filles qui "aiment ça" ? »...

Se dire des choses plutôt par écrit ; On reste beaucoup sur les réseaux sociaux et on peut communiquer avec tout le monde, filles et garçons ; On se parle plus au téléphone ; On n'a pas la même attitude quand on est devant un écran.

Les plus âgés rencontrés en parlent aussi de manière assez positive :

Je pense qu'utiliser les réseaux sociaux est l'une des meilleures façons de rencontrer quelqu'un. On peut facilement envoyer un message, on peut facilement réfléchir à ce qu'on a à dire, que si on était dans la vraie vie. Et même pour ajouter une personne comme amie, c'est plus facile. Si je vois la photo d'une personne « ah, visuellement ce n'est pas moche », c'est bon, je répondrai. Alors que dans la vraie vie, si on dit quelque chose dans la rue à quelqu'un, on se fait directement « ah, c'est de l'agression. (Bilal, 17 ans)

Si je n'ai pas mon téléphone, je ne peux pas garder contact avec des gens de l'école, cela va être 8h-16h, point à la ligne alors que là je peux garder contact, ça rend le contact beaucoup plus facile parce qu'on est derrière l'écran. On peut dire des trucs qu'en face, on n'aurait pas spécialement dit ou fait déjà. Genre aller parler à une fille sur Facebook, on s'en fout. En vrai, si on lui parle et elle se retourne et part, cela fait plus mal que si elle regarde le message et qu'elle répond pas. Au pire, c'est pas grave. (Nabil, 17 ans)

C'est un peu honteux parce que ce n'est pas une vraie relation et que quand on en parle, c'est pour essayer de reconstruire la relation et parce qu'en vrai, on ne va jamais vraiment le faire. Simplement parce qu'il y a un mur qui n'existe pas et que donc, on se parle beaucoup plus, on se dit beaucoup plus et pourtant on dit des choses différentes qui nous ressemblent pas forcément. Il y a cet aspect qu'on parle beaucoup plus facilement et en plus, on manipule ce qu'on dit. Moi, j'ai écrit un truc, puis j'ai tout supprimé et je l'ai écrit encore autrement et puis j'ai encore ajouté un mot, j'en ai enlevé un autre parce qu'on sait, enfin moi en tout cas, j'ai vraiment conscience que la personne va interpréter ce que je dis et me juger en fonction de cela. Alors que quand on parle en vrai, on n'a pas le choix, on est ce qu'on est et puis on assume. C'est du life ! (Adam, 17 ans)

Je passe beaucoup de temps en ligne, donc je m'y connais. En fait, les réseaux sociaux, ils ont permis aux garçons qui sont timides de plus se rapprocher des filles. Là, c'est vraiment genre le summum de l'interaction qu'il peut y avoir entre deux personnes. (Assia, 17 ans)

6. CONCLUSION : FACE AUX CERTITUDES, INTRODUIRE LE DOUTE

Quand une fille est convaincue que son amoureux ne parle pas d'elle aux autres garçons parce qu'il ne l'aime pas suffisamment pour « assumer » cette relation, un garçon pourrait lui expliquer que ne pas parler d'elle aux autres garçons est une façon de lui prouver qu'il n'utilise pas cette relation uniquement pour se valoriser aux yeux des autres.

Quand un garçon est convaincu que toutes les filles sont des « michtos » (c'est-à-dire qu'elles s'intéressent à eux pour profiter de leur argent), une fille pourrait lui expliquer que la famille insiste parfois sur le fait de trouver un homme qui a une bonne situation et que cette fille peut alors avoir l'impression qu'il faut de l'argent pour être heureux.

Quand un adulte est convaincu que les jeunes ne se respectent plus entre eux, un jeune pourrait lui expliquer que pour lui, des jeunes qui sont capables de rigoler de tout entre eux, c'est une preuve de confiance.

Afin de lutter efficacement contre les phénomènes de harcèlement et de promouvoir la capacité d'empathie autant chez les jeunes que chez les adultes, il est important de continuer à s'intéresser à comment chacun perçoit, vit et expérimente les relations et de tenir compte que ces échanges sont influencés par des logiques dans lesquelles les adultes les font grandir.

La jeunesse a depuis toujours suscité le questionnement des adultes. Chaque adulte a donc une opinion sur la manière dont les relations entre les filles et les garçons à cet âge devraient se passer et un niveau d'inquiétude différent face à ce qu'ils peuvent vivre actuellement. Pour nous, il s'agit de questionner avec vous l'intérêt de partager ces opinions, surtout dans le lieu où les jeunes passent la plus grande partie de leur temps : l'école.

Il y a une vingtaine d'années, Hugues Lagrange⁷⁴ attirait notre attention sur les implications que pouvait avoir l'évolution rapide des savoirs sur la construction identitaire des jeunes puisqu'elle risquait de nous priver d'une capacité à transmettre un legs symbolique. Pour lui, ce déficit de l'héritage symbolique se manifeste quel que soit le milieu social. Pour lui, comme pour d'autres auteurs évoqués précédemment, l'autonomie des jeunes passe plus qu'autrefois par la confrontation avec des alter ego.

Il nous proposait alors de symboliser à nouveau ce que nous faisons : « N'y a-t-il pas lieu d'inventer au-delà de la symbolique de l'égal que propose la citoyenneté une reconnaissance et une symbolique positive de l'altérité ? »

Nous insistons évidemment sur le fait qu'il y a encore des luttes importantes à mener contre toutes les injustices engendrées par les différences mises en avant afin de justifier ces inégalités. Néanmoins, quand nous suivons l'actualité en lien avec les rapports entre les hommes et les femmes, nous entendons parfois des prises de position plutôt tran-

⁷⁴ Hugues Lagrange, « La construction de l'identité masculine et ses vicissitudes », in *Agora débats/jeunesses*, 18, 1999, p.13-27

chées en faveur d'un groupe ou de l'autre et bien peu d'espaces de parole disponibles afin de réfléchir à comment nous percevons chacun ces rapports de force.⁷⁵

Dans le contexte actuel où il est beaucoup question de lutter contre les stéréotypes sexuels, il nous a paru important de rappeler tout au long de cette recherche que si les jeunes se raccrochent à l'ordre du genre et donc à des traits identificatoires considérés comme évidents et partagés par le groupe d'affiliation (garçon ou fille), cela fait partie de leurs tentatives des jeunes de soutenir une identité encore fragile. Ces stéréotypes sexuels sont au départ là pour les rassurer, pour consolider leur identité, notre présence est importante pour les encourager à la chercher dans le rapport à l'Autre plus que dans la conformité aux normes du groupe des semblables.

Nous avons vu précédemment à quel point les jeunes cherchent par eux-mêmes des manières de se rencontrer filles et garçons mais sans risquer de se sentir blessés ou exclus. Les adolescents le font parfois sur les réseaux sociaux. Or, le fait que ces réseaux sociaux soient gérés par des adultes ne veut pas dire pour autant qu'il y ait une présence, si nécessaire, d'adultes prêts à questionner les échanges de ces jeunes.⁷⁶

C'est pourquoi, il nous semble important de continuer à encourager les initiatives au sein des écoles qui permettent aux jeunes de se rencontrer, de se découvrir plutôt que de se commenter et de se surveiller les uns les autres quand ils se rapprochent. N'y a-t-il pas lieu de continuer à utiliser la mixité de sexe dans les écoles comme un outil d'apprentissage du vivre ensemble, de faire émerger dans un groupe la diversité des opinions face à l'obligation de respecter des normes liées au fait d'appartenir au groupe de filles ou de garçons ?

En plus d'être le lieu où le jeune teste ses limites, l'école est nommée dans les groupes comme un lieu rendant possible les rencontres :

C'est plus simple de se rencontrer à l'école ; Si on se rencontre dans la rue, on ne va pas se dire bonjour.

Des journées plus informelles favorisent les mélanges entre filles et garçons pour autant que nous veillons à ne pas trop les exposer individuellement au regard des autres :

Quand les filles et les garçons jouent ensemble, cela amène moins de gêne. On reste séparés mais cela amène moins de gêne.

⁷⁵ Chaque situation est pourtant source de débat sur internet à ce sujet. Pour exemple, un article d'une jeune journaliste, Marie Kirschen publié en ligne début 2017 : J'ai vérifié les poches pour hommes et femmes dans 6 magasins et on se fait arnaquer.

⁷⁶ Depuis 2018, plusieurs pays travaillent ainsi sur des outils d'intelligence artificielle de prévention et d'accompagnement du harcèlement sur les réseaux sociaux à destination des adolescents. Leurs outils devraient être fonctionnels fin 2019

<https://www.latribune.fr/technos-medias/medias/reseaux-sociaux-bientot-une-intelligence-artificielle-pour-reperer-le-cyberharcèlement-810056.html> (consulté en mars 2019)

Il existe aussi un projet « Les promeneurs du Net », décrit dans l'analyse de Christine Acheroy, « Signification et enjeux des pratiques adolescentes sur les réseaux sociaux : vers un nouveau lieu d'action éducative? », CERE, publiée en ligne en 2017. L'auteur insiste sur le fait qu'il s'agit d'accompagner plutôt que de surveiller.

Les voyages scolaires, c'est le meilleur souvenir et ils sont encore meilleurs quand on est petits. C'est vraiment ce qui rapproche, ce qui solidifie une bonne ambiance de classe entre filles et garçons. On apprend à mieux connaître les personnes et tous les préjugés qu'on a sur les personnes. Sortir quelqu'un de son environnement pour voir comment il réagit, c'est le meilleur moyen. (Nabil, 17 ans)

En voyage scolaire, je ne sais pas comment ça se fait mais on s'est retrouvés au parc avec un professeur. On était mélangés et puis une personne a commencé à se confier, puis tout le monde a commencé à se donner des conseils et c'était vraiment bien. (Saïd, 17 ans)

Pour Jean-Pierre Lebrun⁷⁷, l'école reste le lieu où la reconnaissance de l'altérité peut se mettre au travail mais selon lui, « le discours sociétal ne fournit plus d'emblée ce qui légitime ses exigences de socialisation et de prévalence du collectif sur l'individuel ».

Dans la logique où l'équivalence de toutes les places est revendiquée, il est plus difficile d'oser prendre position ou alors il s'agit de se justifier par rapport à celui qui pourrait effectivement prendre une position différente.

Du coup, les jeunes se retrouvent parfois devant quelqu'un qui ne va pas leur dire que certaines choses ne se font pas, que même si ils ont des envies, toutes celles-ci ne peuvent se réaliser.⁷⁸

Dans une recherche française sur la mixité et la violence ordinaire au collège et au lycée⁷⁹, il a été mis en évidence que le vécu de ce qui fait/est violence pour les adultes n'est absolument pas partagé par les jeunes, comme si les critères de normalité et de la transgression n'étaient absolument pas les mêmes. Adultes et élèves se retrouvent engagés dans un travail d'interprétation perpétuel puisque le même geste, le même mot, selon le contexte, la relation entre ces jeunes, l'intonation peut signifier l'intimité aussi bien que l'attaque.

Lorsque les adultes cherchent à questionner les jeunes à ce sujet, ils leur renvoient le fait que ce sont pourtant des évidences sur lesquelles il est inutile de réfléchir.

Les adultes partent alors à la recherche du « moment crucial » où il faudrait intervenir parce que les interactions entre ces jeunes sont trop violentes. Ils font souvent ce qu'ils peuvent sur le terrain, pris dans les bouleversements du pulsionnel des jeunes en pleine adolescence.

Ne sommes-nous pas trop intrusifs si on questionne ces jeunes alors que nous les encourageons à être autonomes ? Que risquons-nous de provoquer en abordant leur vécu face à la mixité ?

⁷⁷ Jean-Pierre Lebrun, *Les risques d'une éducation sans peine, ...*

⁷⁸ En animation, quand j'ai rappelé à un jeune qu'il y a des limites, il m'a répondu « nous sommes en démocratie, on peut faire ce qu'on veut ! » Mon travail passe de plus en plus par le fait d'expliquer que tel ou tel comportement est inacceptable parce qu'il ne respecte pas le groupe. Il ne s'agit pas ici de sanctionner mais d'interdire et ce faisant, de proposer un cadre qui rend la singularité possible.

⁷⁹ Patricia Mercader, Annie Léchenet, Jean-Pierre Durif-Varembont et Marie-Carmen Garcia, *Mixité et violence ordinaire au collège et au lycée*, Editions Érès, 2016

Face à des jeunes qui disent parfois « tout savoir » ou « ne préférer rien savoir », est-ce que cela vaut la peine d'en parler ? Voici là bon nombre de questions que nous pouvons nous poser en tant qu'adultes en contact direct avec des jeunes.

Pourtant, se construire comme être humain dans un projet de relation avec l'Autre ne se fait pas sans transmission de repères. Ces repères parfois contradictoires peuvent être mis en débat pour les digérer à sa manière et que chacun puisse penser à partir de ce qu'il est vraiment.

En tant qu'intervenant, il est parfois difficile de trouver des repères qui ne s'appuient ni sur un discours moralisateur ou sanctionnant, ni sur un laisser-aller qui banaliserait ce que les jeunes peuvent vivre dans la recherche de leur identité.

Pour l'instant, il n'existe pas de formation au « savoir-être » avec les jeunes afin d'aborder spécifiquement les relations filles/garçons à l'adolescence et chaque intervenant dispose avant tout de son expérience.

En ce qui concerne le « savoir-être » avec les jeunes, Jean-Pierre Lebrun⁸⁰ nous explique qu'il s'agit pour le jeune de pouvoir parler à un interlocuteur qui ne se sent pas aussitôt contraint d'agir par rapport à son rôle ou à sa fonction, mais qui assurera la position de celui qui écoute, entend et est prêt à s'engager dans ce qu'il entend.

Dans sa formation, Yves Stevens⁸¹ insiste sur le fait qu'il s'agit effectivement de ne pas savoir mieux qu'eux, de rester curieux pour interroger les mécanismes mis en place par les jeunes pour se rencontrer ou s'éviter. Il s'agit de partager des hypothèses avec eux parce que les adultes ne sont pas là pour trouver la vérité mais pour penser avec eux.

De plus, les adolescents n'écouteront pas forcément les adultes mais ils les regardent interagir avec eux ainsi qu'avec les autres adultes.⁸²

Alors, comment soutenir les adultes faisant partie des établissements scolaires pour les aider à sortir de la confusion et ne pas attendre que des situations plus violentes les poussent à agir ? Comment peuvent-ils à leur tour aider des élèves adolescents et adolescentes à se construire dans et par la reconnaissance des pairs ? Les aider à faire l'expérience de la diversité dans laquelle chacune et chacun pourrait vivre tant sa vulnérabilité que sa liberté ainsi que les exigences de cette liberté ?

Il nous semble important dans un premier temps de développer des espaces de formation tout au long de la carrière professionnelle des intervenants en milieu scolaire afin de tenir compte des transformations de la société dans laquelle nous vivons.

⁸⁰ Jean-Pierre Lebrun, *Les risques d'une éducation sans peine, ...*

⁸¹ Yves Stevens, *Les adolescents en difficulté qui nous découragent de les aider*, Formation organisée par Parole d'enfants, Paris, juin 2018

⁸² À ce sujet, quand nous échangeons avec une direction d'école des éléments de notre recherche, notamment sur l'influence du regard des pairs sur les liens filles-garçons, elle me fit part du fait que, quand une professeure parle avec un professeur au sein de l'école, cela suscite également les commentaires des autres professeurs.

Du côté des jeunes, des dispositifs qui ouvrent sur leur imaginaire sont davantage propices à libérer la parole et à encourager leur propre symbolisation qui leur permettrait alors de dépasser les stéréotypes.⁸³

La maison de quartier à Schaerbeek⁸⁴, partenaire pour notre recherche, nous a expliqué qu'il y a quelques années, elle avait reçu des subsides pour proposer aux jeunes de participer à un projet théâtre où ils séjournèrent alors tous ensemble en dehors de tout contexte habituel. Pour ces intervenants, cela a permis une meilleure entente entre les filles et les garçons du quartier mais ces moyens n'ont plus été suffisants par la suite pour que ce projet soit renouvelé.

Bien entendu, la mise en place de ces dispositifs dans les écoles nécessite des temps de réflexion pour que chaque équipe pédagogique puisse se les approprier compte tenu de sa culture et de son projet d'établissement.

Nous insistons aussi sur le fait qu'au début de l'adolescence, il est essentiel que la mixité soit vécue dans des groupes de taille pas trop importante. En effet, dans un groupe avec un trop grand effectif, nous pensons que les jeunes pourraient avoir plus de mal à s'appuyer sur leur appartenance à un groupe pour se rassurer face aux nombreux changements dans leur vie et à ce qui est suscité par le mélange filles-garçons.⁸⁵

Nous avons commencé cet article par une intervention de Jean-Pierre François⁸⁶ et nous clôturerons avec lui. Praticien de terrain, il exprime aussi que personne ne peut se dispenser d'une réflexion sur de tels sujets et qu'il est urgent que la problématique du genre soit intégrée dans la formation initiale de tout intervenant auprès des jeunes. « Mais plus encore, quand allons-nous nous questionner sur notre génération qui ne croit plus assez en elle, en l'avenir, une génération qui ne se sent pas autorisée et aussi compétente pour échanger avec les jeunes ? »

⁸³ Patricia Mercader, Annie Léchenet, Jean-Pierre Durif-Varembont et Marie-Carmen Garcia, *Mixité et violence ordinaire au collège et au lycée...*

⁸⁴ Maison de quartier Gaucheret

⁸⁵ Dans ma pratique d'intervenante, je m'interroge donc sur le fait que les écoles ne disposent pas de suffisamment de ressources humaines et matérielles pour faire face au nombre d'élèves qui doublent en deuxième. Les classes de deuxième se retrouvent alors composées de presque une trentaine d'élèves dans un espace limité, ce qui ajoute une difficulté supplémentaire à laquelle les enseignants doivent faire face.

⁸⁶ Jean-Pierre François, *Mixité filles-Garçons : réussir le pari de l'éducation!...*

Dans cette première analyse qui n'apporte évidemment pas de solutions toutes faites, nous espérons avoir apporté certains éléments qui vous permettront de mieux comprendre le vécu de la mixité chez les jeunes et ainsi contribuer à la mise en place de plus d'espaces de dialogue à ce sujet. Dans nos échanges, les jeunes ont eu l'occasion d'énoncer des vécus qu'ils n'ont pas toujours l'habitude de mettre en mots. Ils ont parlé de leurs désirs, des difficultés et des joies. La réalisation de cette étude n'aurait pas été possible sans le soutien actif des différents partenaires et de l'investissement des jeunes à répondre à notre demande. A défaut de pouvoir les remercier nominativement ici, je tiens à reconnaître toute leur importance pour clôturer cette étude.